

# **J** *Plein Jour*

*L'Association Plein Jour  
offre un soutien moral à toute personne :  
femme, prêtre ou religieuse  
qui vit une relation d'amour  
interdite par l'Eglise catholique romaine,  
et lutte pour l'abrogation  
de la règle du célibat ecclésiastique.*

Dominique Venturini  
8 rue du Serpolet - 84160 Lourmarin  
Courriel : venturinid@wanadoo.fr

<http://plein-jour.eu>

# PJ 24

## SOMMAIRE



6



15



26

Edito	1
Deux Voies parallèles – "Tomber dans ses yeux"	2
Genèse d'une Rencontre	4
Clélia et Jérôme – "Vivre sans vivre"	6
Angélyne Vallée au Québec – "L'été indien"	7
Un itinéraire	8
Mari, père et prêtre – "Je ne vous parlerai pas"	10
Le prêtre, un extraterrestre ? – "Peu de choses de dire"	12
En visite à Rome	13
Fils de Dieu ou fils du pape ?	14
Taubira la Résistante – "Nous ne croyons pas"	15
Rebya l'incorruptible	17
Iréna	18
Le mariage Orfi en Tunisie	19
Les comportements évoluent	20
L'humour au quotidien	22
Nous avons lu	24
Courrier des lecteurs	26
PIEM	28

« La seule fidélité, à soi-même comme à l'autre, c'est de se garder vivant.

*Rester vivant...*

*C'est ne pas s'installer en se contentant de l'acquis et du tout fait.*

*C'est ne pas se figer dans les jugements définitifs.*

*C'est espérer indéfiniment en l'autre.*

*C'est être attentif à ses besoins et à l'écoute de ce qui est bon pour lui.*

*C'est croire qu'en s'améliorant, on permet à l'autre de devenir meilleur.*

*C'est se défendre de le posséder, mais au contraire favoriser son épanouissement.*

*C'est être à l'écoute, à la profondeur où il tente de nous parler.*

*C'est attendre beaucoup de lui*

*en sachant qu'on n'aura jamais fini de le connaître et de le découvrir.*

*C'est le garder assez vivant pour qu'il ait, lui aussi, toutes les raisons de rester fidèle.*

Louis Evely



***Rester vivant c'est...***

***La jeune alouette qui, à force d'ailes, se propulse au plus haut du ciel.***

***En vocalises joyeuses elle chante éperdument.***

***Une protestation muette dans le lourd silence***

***d'un paysage familial, dévasté par la vague déferlante.***

***Un appel au secours désespéré***

***de celle qui a tenté de mettre fin à ses jours.***

***Le désir constant d'avoir le cœur habité par l'amour,***

***le vrai, celui qui nous libère des limites de notre égo.***

***Un regard aiguisé pour s'émerveiller des trésors***

***que la vie nous prodigue, et les partager avec d'autres.***

*Dominique*

# DEUX VOIES PARALLELES

*La rédaction de ces bulletins Plein Jour m'aura valu des rencontres fortuites, plus passionnantes les unes que les autres... Une incursion dans le vécu intime des personnes.*

*C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Michèle. Cette femme de prêtre m'a révélé son ressenti après la lecture de mes deux livres « L'Impossible Voyage » et « Sous le signe du Bélier ». Et, ce faisant, elle m'a livré une part de sa vie.*

*Chose étrange, nos trajectoires sont absolument parallèles. Une vocation religieuse réalisée dans une congrégation dominicaine et le même profond dégoût face à une mentalité bornée et terriblement répressive chez les supérieures. La lettre de Michèle m'a remis en mémoire les « pénitences » humiliantes qui nous étaient imposées dans le seul but de « briser notre personnalité ». Par exemple, la cérémonie de chaque vendredi après midi dans la salle du Chapitre, où chacune de nous confessait publiquement les fautes qu'elle avait commises contre la règle. Avec ce raffinement pervers : une de nos compagnes pouvait en outre dénoncer les manquements qu'elle avait remarqués chez une autre sœur. Cette pratique de la délation était pompeusement appelée « correction fraternelle ». Je vous laisse deviner la rancœur de la victime ainsi rabaissée en public.*

*Nos chemins bifurquent au moment de s'engager définitivement. Michèle a eu la sagesse de ne pas prononcer ses vœux perpétuels, « jusqu'à la mort ».*

*Après avoir recouvré la liberté, nous nous rejoignons en tombant amoureuses d'un prêtre. Même souffrance sous le poids de l'interdit religieux. Par chance pour Michèle, son ami Etienne n'a pas longtemps tergiversé avant de prendre la décision courageuse de quitter le ministère. Je n'ai pas eu ce bonheur. Mon compagnon est resté psychorigide et culpabilisé à fond. Il a semblé faire une concession en venant habiter chez moi au moment de sa retraite. Mais il est resté « curé ».*

*Enfin, dernier point commun ou coïncidence, son mari et mon ami prennent tous deux la responsabilité d'un collège professionnel privé non confessionnel. Avec en priorité une ouverture à tous, quelles que soient les religions ou les engagements politiques des familles. Nous ne voulions pas reproduire l'atmosphère asphyxiante d'une « boutique » religieuse. Un engagement culturel concret pour aider des jeunes en grande difficulté*

*En conclusion, la critique de la vie religieuse sous la plume de Michèle peut paraître sévère, mais elle n'est que trop réelle. Son diagnostic que je partage totalement, m'a beaucoup impressionnée. C'est pourquoi je lui ai demandé l'autorisation de publier son récit pour un double témoignage. Vu de l'extérieur, un couvent peut apparaître comme un havre de paix.*

*Il faut savoir que dans ce milieu fermé, on peut beaucoup y souffrir et même dépérir en silence.*

**Dominique**

« Je viens de terminer la lecture de vos deux récits envoyés à Etienne, je souhaite vous faire part directement de ce qu'ils ont éveillé en moi, sans attendre ses réactions.

Je ne pouvais qu'être sensible aux ressemblances de nos chemins, aux coïncidences même et vous en livre quelques unes.

L'écart d'âge entre Etienne et moi est le même que celui qui vous séparait de Jean-Marie.

J'ai, comme vous, vécu quelques années dans la vie religieuse... chez des Dominicaines.

C'est aussi au cours de notre collaboration de deux ans que nos affinités, nos échanges se sont changés en amitié, en amour.

Mon expérience de vie religieuse m'a fait rencontrer, comme vous, l'hypocrisie, les rancœurs et jalousies, les mesquineries, les chapitres des coupes et autres proclamations sous couvert de correction fraternelle, les pénitences imposées mais à étaler au vu de toutes, les vexations, le mépris des compétences et du travail, exigences d'obéissance bornées, brimades du courrier ouvert, lu, surveillé, suspicions sur l'amitié... comme pour vous

Mais avant de me laisser enfermer dans les vœux définitifs, j'ai réalisé que mon être profond était menacé dans sa liberté, son intégrité morale, sa capacité de relation vraie ; j'ai refusé de me laisser mutiler.

J'ai vécu – mais heureusement

pour moi cette étape n'a pas duré – le moment terrible où l'interdit religieux met un terme à la relation affective qui se révèle. Mais Etienne, après avoir affirmé que son engagement sacerdotal nous obligeait à la séparation, a compris qu'il s'était en quelque sorte fait piéger et qu'il n'avait choisi le célibat que comme condition sine qua non de la prêtrise. Dès lors, il s'est senti libre de vivre avec moi l'amour naissant, de dire oui à toute la dimension et sexuelle et de responsabilité familiale qu'il supposait.

Cela entraînait de facto l'abandon de sa vie sacerdotale ; mieux que moi il pourra dire comment il l'a vécu. De toutes façons, j'aurais été prête, comme vous, à accepter toute forme que pouvait prendre cet amour mais, comme j'aurais souffert de ne pas partager toute ma vie avec lui, de ne pas avoir d'enfants ! Et je comprends ce qu'ont été les

années d'attente, d'espoir déçu, de douleur de votre vie.

Pour vous, cela s'ajoute à une enfance malheureuse que je n'aie pas eue et à votre lutte au service des autres dans laquelle je ne me suis pas engagée de la même façon. Même si, là encore, je trouve des ressemblances : dans la petite ville où nous avons trouvé un poste double après notre mariage, nous avons enseigné et développé un collège d'enseignement professionnel, privé mais non confessionnel, au service d'une population rurale plutôt défavorisée. Etienne a su en faire un lycée de très bon niveau, passant progressivement de 80 à 400 élèves et des CAP aux BTS.

Le bilan que vous faites de votre histoire à la fin de « Sous le signe du bélier » est intéressant car il replace bien cela dans le contexte historique d'une église empêtrée dans ses rigidités insti-

tutionnelles. Mais il me semble aussi que cette rigidité morale a pesé longtemps sur votre relation, même si elle a bien évolué. L'un comme l'autre vous parliez de faiblesse, de culpabilité et cela me fait un peu de peine pour vous.

La seule culpabilité à avoir, me semble-t-il, est vis à vis des personnes et non vis à vis des règles. Mais comme vous l'avez déjà lu dans le livre d'Etienne, notre évolution s'est poursuivie, rapidement pour moi, plus tardivement pour lui, par une remise en cause totale de notre foi. Nous voilà donc renvoyés davantage à nous-mêmes pour nos choix... et aux autres, bien sûr ! »

**Michèle Autant**

Extrait de « Vivre avec ou sans religion » Etienne Autant



## *Tomber dans ses yeux*

(1789 Les Amants de la Bastille)

Je sais que tout nous sépare  
Je sais qu'il faudrait s'enfuir  
Mais je n'irai plus nulle part  
Sans vouloir lui revenir.  
Sans vouloir nous retenir



Mais d'où vient le feu qui s'empare  
De mon âme à moitié ivre  
Soudain court un simple regard  
Je veux vivre au bord du vide

Pour tomber dans ses yeux, tomber  
M'abandonner au désir qui s'embrase  
Danser dans ses yeux, danser  
Je veux tanguer aux accents de l'extase

Avant que la vie nous sépare,  
Avant que l'envie vacille  
Je veux succomber sans égard  
Et valser au bord du vide

**« Chères amies de Plein Jour,  
Bonne Fête le 8 mars !**

**Que cette Journée de la Femme  
vous soit douce  
et vous comble  
de plein de petits  
bonheurs ! »**

**Dominique**



# GENESE D'UNE RENCONTRE

Nous étions rentrés plus tôt que d'habitude de vacances et nous avons décidé de nous arrêter pour visiter les vieilles pierres d'une Abbaye cistercienne. Comme un concert s'y déroulait, les portes étaient closes. Alors nous avons décidé de pousser plus loin notre promenade vers la petite église orthodoxe russe construite en rondins de bois dans la forêt.

Nous étions en cours d'adoption de Sergueï qui, cet été là, n'avait pas encore pu rentrer avec nous de Russie. L'enfant était certainement retenu par un réseau mafieux. Son dossier s'éternisait en longueur. Avec Lucie qui gambadait autour de nous, dans ce bois qui sentait bon l'automne, nous étions presque heureux tous les trois en famille.

C'est à l'intérieur de cette chapelle que j'ai découvert un prospectus invitant à s'initier à la peinture d'icône dans une abbaye. J'ai aimé ce dessin esquissé et bien structuré qui représentait le début du processus et qui me rappelait l'atelier de fresque que j'avais suivi aux Beaux-Arts. J'ai enfoui le papier dans mon sac pour le ressortir... quatre ans plus tard.

Alfred nous avait quittés, emporté par un cancer qui ne lui avait pas permis de croiser Sergueï plus de trois mois à la maison. J'avais dû revenir plusieurs fois seule en Russie afin de convaincre les autorités russes que j'étais bien apte à m'occuper du petit si je me retrouvais seule. C'est à la suite de cette période éprouvante que j'ai ressenti la nécessité d'aller dessiner au

calme. Je me suis inscrite une première fois au stage d'icône l'été 2010. Mais là, pas de chance, je devais faire un stage pour rattraper les points du permis de conduire et les dates tombaient en même temps...

Puis à la rentrée j'ai rencontré un homme mal intentionné à mon égard. Sans le secours de Flo et Eric qui se relayaient quotidiennement au téléphone à mon secours je n'aurais pas pu tenir. J'ai fait aussi de la méditation auprès d'un sophrologue qui était le seul à me parler intelligemment des formes de vie après la mort et qui savait donner une dimension spirituelle à mon chagrin.

L'été 2011 je m'inscris de nouveau au stage d'icône bien décidée cette fois à y aller. Je laisse les enfants à mes parents et prends ma première semaine de repos depuis trois ans.

J'arrive à l'abbaye en même temps qu'un stagiaire d'origine russe. Je suis déçue par le cadre : bâtiment XIXème qui ressemble à toutes les églises de cette époque. Moi qui m'attendais à voir apparaître l'abbaye du Thoronet décrite dans «Les pierres sauvages» par Fernand Pouillon, je ne me retrouve pas plus dépaysée que dans le quartier de mon enfance.

Personne ne nous accueille. A peine nous trouvons le chemin de l'hôtellerie. Nous croisons des stagiaires plus anciens qui nous expliquent brièvement le fonctionnement. Le responsable du stage arrive. Aucun religieux n'apparaît ce jour-là. Quand j'arrive à l'abbaye, je n'ai pas la

moindre idée de ce que veut dire être cloîtré, d'ailleurs je ne sais même pas que ça existe encore de nos jours. J'avais une amie dont la tante était clarisse et qui vivait nue sous ses vêtements avec des chaînes sur la peau pour ceinture. C'était ma seule connaissance de ce monde !

L'aumônier de notre lycée était génial, engagé, simple. Il nous apprenait à lire l'évangile. J'avais fait une retraite, trente cinq ans auparavant, autour de cette même abbaye dans la maison qui sert à recevoir des groupes. Nous avons fait une messe très recueillie avec des quignons de pain, dehors en plein vent avec vue sur les montagnes.

J'ai beaucoup peint pendant ce premier stage. Le professeur, radical et sans nuance, voulait dans un premier temps me renvoyer car je peignais l'ange Gabriel comme à la Renaissance, beau et sensuel ! L'icône, ce n'est pas du tout ce style. C'est une écriture codifiée, primitive. J'ai beaucoup galéré, mais rien à côté de ce qui m'attendait...

Le 3 Août j'envoie un sms à Eric : - j'en ai croisé un, soutane et crâne rasé, pas mal du tout ! Son regard a frôlé mes seins sous mon tee-shirt léger d'été. Moi, c'est lui que j'ai vu en premier marchand d'un pas rapide dans le couloir de l'hôtellerie.

Le 4 Août il arrive dans le réfectoire vêtu d'un simple tee-shirt blanc et d'un jean élimé. Il me déplaît parce qu'il fait vraiment curé. Je m'installe pourtant face à lui et le regarde franchement. Je ne le croise plus. Je pars du stage. Curieuse, je reviens à

l'abbaye pour suivre des messes. Mon cœur bat la chamade dès que je le croise. Son regard est d'une tristesse absolue.

Par une stagiaire qui vient aussi quelquefois le dimanche, j'apprends son prénom : composé. Ce sont les deux prénoms masculins qui me plaisent le plus. Cette découverte, comme un signe, renforce mon désir de le connaître. Mais comment parler à un homme qui vit en permanence cloîtré et surtout qui semble éviter les rencontres ? Parfois je le croise au sortir de la messe. Il parle à des gens, leur fait la bise. Il me regarde, m'invite parfois du regard à venir lui parler. Il n'est souvent pas loin de moi, mais j'ai peur d'engager la conversation.

Je m'inscris de nouveau à un stage d'icône avec une professeur plus chaleureuse. J'arrive avec une lettre, car entre-temps j'ai lu des homélies qui m'intéressent sur leur site Internet. En arrivant au réfectoire, il est seul à préparer la table. Je lui tends ma lettre en lui demandant si c'est possible qu'il la lise. Il me répond texto : tout est possible ! C'est sa première parole et le début de deux modes de langages bien distincts qui se parlent sans se comprendre vraiment.

Alors qu'il va fermer l'abbaye, un soir après l'office des Complies, il regarde mes pieds dans mes chaussures à talons. Je lui dis bonsoir et surpris, comme dans un rêve éveillé, il ne me répond pas. Un autre soir il monte après moi dans l'escalier de l'hôtellerie et me demande d'ambler mon âge car nous devons avoir le même... et si j'ai fait des études supérieures. Le minuteur s'éteint. Nous restons dans le noir à discuter. Il a les yeux qui brillent, il me fait un peu peur. En langage

«normal» cette situation s'appelle faire la cour ou draguer. J'apprendrais qu'ici, non ! ? Puis à la fin du séjour, nous exposons nos icônes. Il arrive en civil pour prendre un pot. Il est proche de moi. Le vieux Père Abbé nous regarde d'un mauvais œil ; je commence à comprendre l'ambiance. Au moment de quitter l'abbaye, il me serre dans ses bras. Et je reviendrai plein de dimanches et il me serrera encore plein de fois dans ses bras. Une fois il me serre plus fort que d'habitude, c'est-à-dire normalement pour un homme qui souhaite embrasser une femme, qui se laisse prendre à ce jeu depuis plusieurs semaines. Et quand nos lèvres vont se rapprocher, il s'éloigne. Alors que j'insiste à peine pour recevoir ce baiser tant attendu, il me regarde avec les gros yeux comme si j'avais commis un grave péché. Je quitte son bureau avec un sentiment mêlé jamais ressenti : la joie d'être embrassée et la déception d'avoir pris une «veste» !

Nous nous revoyons très souvent. Je lui écris pratiquement chaque semaine. Il répond avec réserve. Nous parlons beaucoup et j'essaie de lui expliquer ce qu'est une relation d'amour à la fois charnelle et affective. Lui est dans «l'amitié spirituelle» comme le stade le plus élevé de l'amour, celui qui ne se consomme pas, qui ne se lasse pas. Mais moi je suis prête à l'aimer pour la vie sans me lasser, sans considérer l'autre comme un objet de possession mais en l'aimant vraiment, et avec mon corps ! Il paraît très intéressé par le sujet mais m'explique être «consacré». Je ne comprends pas du tout. Il doit chercher un fascicule de la CORREF pour me l'expliquer mais il ne le trouve jamais... Entre-temps je lui donne un bulletin de Plein Jour à toutes fins utiles. Il me dit que ça

ne lui parle pas du tout ! J'informe ici le lecteur que j'ai cherché sur Internet qui pourrait bien m'aider ? Et j'ai trouvé Dominique ! Je me rappelle d'un de nos premiers échanges téléphoniques où elle m'a dit : «Anne, comment as-tu bien pu rencontrer un moine reclus ?» !

Malgré toute ma patience et ma compréhension, au premier de l'an nous nous sommes vraiment engueulés. Je suis partie énervée. En retour il m'a envoyé des textes qu'il écrivait comme pour se faire pardonner. Pendant que j'imprimais ses textes, je n'ai pas vu le sms d'un ex-ami qui me proposait de revenir vers moi pour passer un bon moment... Ce dernier a cru que je le méprisais sans répondre. Est-ce le hasard ? J'aurais pu craquer, faire n'importe quoi en étant aussi malmenée.

Puis je suis encore revenue, nous avons reparlé et j'ai senti de suite qu'il allait recevoir de nouvelles responsabilités pour l'ancrer encore plus dans sa communauté. J'ai vu un religieux avec de grandes responsabilités le scruter pendant des semaines pour le manipuler. J'ai vu se refermer comme un étau les portes de plus en plus closes de l'abbaye. Et pourtant j'espère encore parce que je crois en notre amour.

Nous continuons à nous parler ; il me touche le visage en me faisant un petit signe de croix sur le front. Parfois nous sommes si proches que mes lunettes s'embuent, et mes yeux aussi. J'emmène Sergueï quelquefois à l'abbaye. Il est intéressé par ce petit garçon né le même jour que lui. Cette année il a envoyé un mot pour son anniversaire. J'aurais aimé que nous le fêtions ensemble. Peut-être un jour ?

Anne ■■■

# CLELIA ET JEROME EN ARGENTINE



Clélia Luro, alors âgée de trente-neuf ans, mère de six filles et séparée de son mari, fit la connaissance en 1966 de Monseigneur Jeronimo Podestà, évêque d'Avellaneda en Argentine. Il était alors âgé de quarante-cinq ans.

Nommé évêque en 1962, Mgr Podesta devint l'ami de Don Helder Camara. Il adhéra au "Mouvement des prêtres du Tiers Monde", et participa aux sessions du Concile Vatican II.

C'est en 1967 que commença la liaison entre Mgr Podesta et Clélia, alors secrétaire de l'évêché.

La même année, le Nonce apostolique obligea le prélat à renoncer à son poste d'évêque, mais le titre épiscopal lui resta jusqu'en 1972. Cette année-là, il reçut de Rome une « suspensio a divinis » et fut réduit à l'état laïc. C'est alors qu'il épousa Clélia.

Leur intense sentiment amoureux se réalisa à travers des lettres après que Mgr Podesta fût contraint à l'exil. En effet il avait toujours été très engagé dans l'action sociale. Aussi le gouvernement militaire de Juan Carlos Onganía, qui avait pris le pouvoir par un coup d'Etat, le

tenait pour « le principal ennemi de la Révolution argentine ». Il lui donna l'ordre de quitter le pays dans les 72 heures. Sous la menace des escadrons de la mort de l'Alliance Anticommuniste Argentine (dite Triple A), il dut s'exiler en 1974.

Ils avaient une résidence temporaire à Paris et au Mexique. En 1974, ils avaient choisi Lima pour sa proximité avec Buenos Aires. Cela avait permis à Mgr Podesta de vivre avec Clélia et à celle-ci de se rendre à Buenos Aires auprès de ses six filles issues d'un premier mariage. L'ancien évêque fut président de la Fédération latino-américaine des prêtres mariés, organisation qui représente environ cent cinquante mille prêtres. Ils ne rentrèrent au pays qu'en 2003.

La coexistence du couple signifiait la lutte contre les autorités ecclésiastiques. Ensemble, ils firent face au Vatican pour réclamer une nouvelle législation du célibat ecclésiastique qui leur permettrait de continuer à remplir des rôles au sein de l'Eglise.

Avant cette sanction, Clélia avait sollicité le Vatican pour obtenir d'aborder directement avec le

pape Paul VI la question du célibat des prêtres qu'elle considérait comme facultative.

Malgré cela, l'évêque de Buenos Aires Jorge Bergoglio l'avait reçue et écoutée. Il fut le seul à l'avoir défendue des attaques du Vatican pour son mariage avec Mgr Podesta. Il avait reconnu publiquement la contribution positive de son mari à l'Eglise d'Argentine. Il lui donna l'onction des malades et en 2000 Clélia fut admise à son chevet.

Le pape François a envoyé à son conseil de huit cardinaux, le livre de Clélia « Relatos de viajes. Caminos en la diáspora ». Cet écrit révèle la lutte qu'elle et son mari ont poursuivie pendant quarante ans pour que l'Eglise accepte le célibat optionnel. Ce livre raconte l'histoire de la Fédération latino-américaine des prêtres mariés qui fut présidée par son mari et mettait en discussion la notion de « couple sacerdotal ».

Clélia Luro est décédée le lundi 4 novembre 2013 à 87 ans. Elle nous laisse l'image d'une grande Dame qui, par son combat, encouragera beaucoup ceux qui veulent se battre pour le célibat optionnel des Prêtres catholiques.

*Ils nous laissent 4 ouvrages :*

- La violencia del amor' (1968)
- La revolucion del hombre nuevo (69)
- Hombre, Iglesia y Liberacion (71)
- El Vaticano dès as : sacerdocio y matrimonio (1992 avec Clelia Luro)

Voir Site : Paroissiens progressistes



*La vie sans toi  
Le cœur à l'envers  
C'est l'eau sans la mer  
C'est froid comme l'hiver  
C'est long comme la nuit  
C'est lourd comme l'ennui  
La nuit sans l'aurore  
C'est long comme la mort*

*La vie sans toi  
Vers qui et vers quoi  
Le sol sous mes pas  
Se dérobera  
Tout seul sur la Terre  
Le cœur en hiver  
Dieu me garde de vivre  
un seul jour sans toi*

*Vivre sans vivre  
Moi qui n'ai jamais su marcher  
Que pour te suivre  
Ivre de vivre  
Pour respirer l'air que tu respirez  
Laisser parler nos cœurs  
sans rien dire*

*Vivre ou survivre  
Sans plus jamais trouver  
dans tes yeux  
La fin du livre  
Vivre sans vivre  
Dieu me garde de vivre  
un seul jour sans toi*

*Yves Duteil « Vivre sans vivre »*



# ANGELYNE VALLEE AU QUÉBEC

**Il lui a offert une oreille, une épaule quand elle avait de la grosse peine. Elle venait de divorcer. Elle ne s'est pas méfiée de cet homme qui l'a consolée. Pas un homme comme les autres. Un curé.**

Angélyne s'est vite rendu compte que c'était un homme comme les autres, qui aimait les femmes, pas juste la Vierge Marie. «Un jour, en sortant de la chorale, il a vu que je pleurais. Il m'a invitée dans son bureau, je me suis confiée à lui. Je l'ai revu, une amitié s'est développée, s'est transformée...»

Le prêtre a fait les premiers pas, Angélyne ne s'est pas fait prier. La relation a duré sept ans en dents de scie, en catimini, au presbytère. Il faisait comme un homme marié, qui dit à sa maîtresse qu'il va divorcer. « Oui, oui, ma belle Angélyne, t'en fais pas, je vais défroquer, laisse-moi du temps. »

Jusqu'au jour où il lui a dit qu'il ne défroquerait pas. «Je me sentais prise dans un étou, l'homme m'accueillait, mais l'institution me repoussait. Je suis allée le voir une dernière fois, j'ai coupé le lien. C'est très dur, ce n'est pas juste une peine d'amour, c'est d'être rejetée par quelqu'un qui enseigne l'amour.»

Elle n'était pas au bout de ses peines. Elle est allée voir son ostéo, lui a raconté pour le curé. L'ostéo a dit, je résume : «Tiens donc, je connais une autre femme qui vit ça.» Elle les a mises en contact, les deux femmes se sont conté leurs amours interdites. «C'était le même prêtre ! » L'autre femme avait pris sa place. «Je me sentais utilisée comme une prostituée.»

Ça lui a pris deux ans et demi à s'en remettre.

En jasant avec l'autre femme, elle a au moins vu qu'elle n'était pas la seule à s'être amourachée d'un prêtre. Elle en a rencontré d'autres, a compris que le célibat obligatoire des prêtres était une supercherie. C'est le curé qui lui a dit : « Chérie, le célibat ne veut pas dire ne pas avoir de relations avec les femmes.»

Complètement tordu. Les prêtres ne font pas vœu de chasteté s'ils ne sont pas dans une congrégation, mais le droit canonique est catégorique. «Les clercs sont tenus par l'obligation de garder la «continence parfaite et perpétuelle» à cause du Royaume des Cieux.»

En 2000, Angélyne a écrit son histoire dans un livre, *Rose sous les canons*, les exemplaires se sont envolés. Il a été réédité en 2004, il n'en reste presque plus. Elle a reçu des centaines de témoignages, de femmes surtout, de prêtres parfois. Des relations qui ont toutes comme point commun d'être clandestines.

Angélyne m'a remis deux feuilles sur lesquelles elle a recoupé toutes les combinaisons de relations. Il y a de belles histoires d'amour, des curés qui défroquent, qui deviennent des époux, des papas. Il y a des amours qui durent malgré la soutane, des mères qui se retrouvent seules avec un enfant.

L'Église, elle, fait à ces femmes la même chose qu'elle a faite aux victimes de prêtres pédophiles. Elle les ignore. Les victimes se sont regroupées, défendues, l'Église ne peut plus les ignorer. Évidemment, ce que les prêtres font avec des femmes - ou des hommes - n'est pas illégal, la plupart du temps. Ce n'est pas une raison pour faire semblant que ça n'existe pas.

À 71 ans, Angélyne vient de créer une association, « Oasis plein cœur », pour permettre aux gens de se confier et aussi de faire bouger le Vatican. Rien de moins. Des groupes se sont formés aux États-Unis, en France, en Suisse. «Maintenant que les institutions cléricales sont obligées de parler de leurs manquements, ils devront tôt ou tard aborder les rapports humains avec les femmes et la sexualité.»

Angélyne et ceux qui s'intéressent à l'histoire savent bien que Jésus n'a pas grand-chose à voir dans le célibat obligatoire. La chose a été décrétée par Innocent II en 1139 lors du deuxième concile du Latran, qui confirmait grosso modo ce qui avait été édicté en 452 au concile de Chalcedoine. «Une simple signature du pape pourrait changer ça.» C'est le fantasme d'Angélyne. Elle veut remettre à leur place cette «caste d'hommes qui se sont mis à part du monde, qui parlent à la place des femmes, qui imposent des lois contraire à la nature, qui vont à l'encontre des femmes. Les femmes ont le droit d'être partout, sauf là».

**Mylène Moisan**

Article paru dans le Journal "Le Soleil"



## “ L'été indien

Tu sais, je n'ai jamais été aussi  
heureux que ce matin-là  
Nous marchions sur une plage  
un peu comme celle-ci  
C'était l'automne,  
un automne où il faisait beau  
Une saison qui n'existe que  
dans le Nord de l'Amérique  
Là-bas on l'appelle l'été indien  
Mais c'était tout simplement  
le nôtre

Avec ta robe longue  
tu ressemblais  
A une aquarelle de  
Marie Laurencin  
Et je me souviens,  
je me souviens très bien  
De ce que je t'ai dit ce matin-là  
Il y a un an, y a un siècle,  
y a une éternité

On ira où tu voudras,  
quand tu voudras  
Et on s'aimera encore,  
lorsque l'amour sera mort  
Toute la vie sera pareille  
à ce matin  
Aux couleurs de l'été indien

Aujourd'hui je suis très loin  
de ce matin d'automne  
Mais c'est comme si j'y étais.  
Je pense à toi.  
Où es-tu ? Que fais-tu ?  
Est-ce que j'existe encore  
pour toi ?

Je regarde cette vague  
qui n'atteindra jamais la dune  
Tu vois, comme elle  
je reviens en arrière  
Comme elle je me couche  
sur le sable  
Et je me souviens,  
je me souviens des marées hautes  
Du soleil et du bonheur  
qui passaient sur la mer  
Il y a une éternité, un siècle,  
il y a un an

On ira où tu voudras,  
quand tu voudras  
Et on s'aimera encore  
lorsque l'amour sera mort  
Toute la vie sera pareille  
à ce matin

Aux couleurs de l'été indien

Joe Dassin



# UN ITINERAIRE

Dès l'âge de 10 ans, poussé dans cette voie par un abbé de ma paroisse, j'ai souhaité devenir prêtre. J'ai fait toute ma scolarité secondaire pensionnaire dans un collège de frères puis je suis rentré au séminaire et j'ai été ordonné prêtre.

Alors que j'étais aumônier d'étudiants à la Sorbonne, il a été décidé, à la suite des événements de mai 1968, de renforcer les équipes d'aumôniers, jusqu'ici composées exclusivement de prêtres, par des religieuses. L'une d'entre elles a été affectée à l'aumônerie de la faculté de Censier dont j'étais alors le responsable. Durant deux années notre collaboration a été quasi quotidienne. Nous avons appris à nous connaître et à nous estimer et j'ai découvert peu à peu l'originalité et la complémentarité affective que peut représenter une présence féminine.

Jusqu'ici je m'étais toujours interdit de me laisser envahir par de tels sentiments, mais cette fois-ci j'y étais d'autant plus sensible que je sentais, à de petits riens quotidiens, que mes sentiments naissants étaient partagés. Dans un premier temps, j'ai estimé qu'il était nécessaire de mettre fin à notre relation et j'ai demandé au responsable des aumôneries de bien vouloir nous séparer l'année suivante en me mutant dans un autre lieu. Cette décision, pourtant, n'a pas suffi à m'apaiser : j'étais tiraillé entre le désir de laisser libre cours à mes sentiments et celui de rester fidèle à mes engagements concernant le célibat.

Un soir où je me sentais particulièrement déprimé, j'ai fait un retour sur le passé en reprenant

les notes que j'avais prises tout au long de mon séminaire et spécialement au retour du service militaire. J'ai constaté que me posant alors la question de savoir si oui ou non je poursuivrais dans la voie de la prêtrise, j'avais répondu par l'affirmative parce que je croyais toujours en Jésus-Christ. Mais croire en Jésus-Christ et choisir le célibat étaient deux choses bien différentes. Je les avais confondues parce que, depuis ma plus tendre enfance, on m'avait (et je m'étais) convaincu que j'étais appelé au sacerdoce. Mais cela n'avait-il pas été une erreur ?

Pour la première fois je m'apercevais que je pouvais dissocier les deux choses : la foi et la vocation. La chasteté, en effet, avait toujours fait difficulté pour moi et je ne réussissais que très imparfaitement à la respecter. Le refoulement de mes aspirations affectives et sexuelles expliquait, au moins en partie, ma souffrance et mon amertume concernant la vie. Je devais donc avoir le courage de reconnaître que je m'étais trompé en m'engageant dans le célibat. Voici ce que je notais alors : « d'un seul coup il m'apparaît possible et nécessaire de dissocier l'engagement de mon être à la suite du Christ de la forme de refoulement concret qu'il a revêtue jusqu'ici. Accepter de reconnaître, une bonne fois, la part rejetée de moi-même et l'authenticité de ce qui me pousse à l'exprimer. Cesser de refouler "par devoir", pour enfin choisir la forme d'amour qui

corresponde à toutes les aspirations de mon être ».

Dès lors je me suis senti libéré et, sans hésiter davantage, j'ai décidé de permettre à l'amour que j'éprouvais pour celle qui est aujourd'hui ma femme de se développer. Comme on le voit, je ne remettais nullement en cause, à l'époque, mes convictions religieuses. Pour la première fois, cependant, je décidais de choisir moi-même l'orientation de ma vie, au lieu de chercher à suivre le choix qu'un Autre aurait fait pour moi. Ma décision combla de joie celle qui m'aimait et qui, de son côté, avait décidé de quitter de toute façon la vie religieuse.

“  
*Je me suis senti libéré et,  
sans hésiter davantage,  
j'ai décidé de permettre à l'amour  
que j'éprouvais pour celle  
qui est aujourd'hui ma femme  
de se développer.*

”

La réaction de nos collègues à notre décision me surprit beaucoup et contribua, pour une bonne part, à éveiller ma suspicion vis-à-vis de la foi. Les autres aumôniers, une fois informés de notre intention de nous marier, tentèrent de s'opposer à ce que nous donnions nous-mêmes aux étudiants les raisons de notre décision, à l'occasion de la grande réunion de fin d'année. Ils auraient souhaité que nous partions discrètement, sans rien dire, et qu'il soit possible de dissimuler au plus grand nombre les raisons de ce départ. Seule notre vive insistance finit

par obtenir que nous puissions annoncer nous-mêmes quelle avait été notre évolution et pourquoi nous décidions de nous marier. Les étudiants, pour la plupart, apprécieraient notre franchise et beaucoup se réjouiraient même de nous voir prendre en main notre destin.

D'autres réactions me surprisent également. Je retournais assez souvent dans l'école catholique où j'avais fait toutes mes études secondaires ainsi qu'au patronage de ma paroisse où j'avais exercé de nombreuses responsabilités. On y sollicitait parfois mon témoignage pour inviter des jeunes à se poser la question de la vocation. Je trouvais donc normal d'informer les directeurs de ces deux institutions du changement d'orientation que je venais de décider. L'un et l'autre comprirent, me semble-t-il, les raisons de ma décision, mais ils insistèrent très fortement pour la garder secrète, dans toute la

mesure du possible. Non seulement ils ne feraient rien pour la faire connaître, mais ils me demandaient de n'en rien dire à ceux qui me connaissaient.

De même, nos deux familles nous conseillèrent très vivement, à ma compagne et à moi-même, de ne rien dire de notre passé, dans ce qui allait devenir notre lieu de travail, trouvé par petites annonces, un lycée professionnel rattaché à l'enseignement catholique, sous peine de nous voir refuser d'y être embauchés. Ce conseil s'est avéré fort sage mais il a provoqué, pour nous, un profond malaise. Certes, notre changement d'orientation pouvait faire se poser des questions aux communautés chrétiennes, mais pourquoi tant chercher à les masquer ? Pourquoi un tel besoin de dissimuler la vérité ? La foi, pour se maintenir, avait-elle besoin de refuser de regarder la réalité en face ?

Dès lors j'ai commencé à me demander si l'erreur que j'avais faite en m'engageant dans le célibat ne cachait pas une autre erreur, autrement importante, portant sur la véritable nature de la foi. J'ai alors entamé une réflexion sur la religion et sur ce qu'avait été mon itinéraire. J'en ai conclu que ma difficulté à vivre dans le passé ne venait pas d'abord, comme je l'avais pensé un moment, d'un choix erroné du sacerdoce et du célibat. Elle s'enracinait, beaucoup plus profondément, dans la nature même de la foi. Cette réflexion m'a conduit à cesser de croire. Ma compagne m'avait devancé dans cette remise en cause et, d'un commun accord, nous avons cessé alors toute pratique religieuse.

**Etienne Autant**

« Vivre avec ou sans religion »



## Bulletin d'adhésion ou de soutien

*L'adresser à : Plein Jour C/o D. Venturini*

*8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30*

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Tél. - Fax - e.mail : .....

Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)

Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : ..... €

Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance.

*Chèque à l'ordre de « Plein Jour »*

Date : ..... Signature :

**Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>**

*Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site*

# Mari, et Père Prêtre

Il y a maintenant plus de dix ans que j'ai quitté la vie religieuse et presbytérale et que je suis marié avec Angela pour qui j'éprouve un amour profond. Avec elle, je partage la joie et la responsabilité d'éduquer ensemble nos deux fils, Mauro et Carlo.

Ce ne fut pas un choix facile, loin de là. Du fait que c'est arrivé quand j'étais prieur de la Congrégation des Petits Frères de l'Évangile inspirée par Charles de Foucauld. Surtout au début, cela a tout naturellement suscité de la confusion, des malentendus, des ruptures, un sentiment de trahison et de la souffrance chez beaucoup de ceux qui me connaissaient. Moi-même, je me sentais de plus en plus seul, une cible facile pour le jugement des autres, mais aussi à cause de mes doutes et de mon sentiment de culpabilité. À l'origine de la confusion, il y a le fait de ne plus pouvoir faire le « travail » de prêtre religieux, le seul pour lequel j'étais vraiment préparé, où j'avais pu obtenir de bons résultats. J'aurais continué à le faire avec enthousiasme au lieu de me battre avec des boulots improvisés dans un quartier populaire de Marseille. Par ailleurs, le fait de « fonder un foyer et une famille » à partir de zéro, avec la perspective de ne pas avoir demain de pension pour n'avoir pas payé les contributions dans le passé, a suscité en moi de l'insécurité et de l'anxiété. J'avoue que pendant les premiers mois, quand je n'avais pas encore d'emploi, pour économiser de l'argent, je suis allé régulièrement sur la place à la fin du marché, afin de récupérer les fruits et légumes qui étaient mis au rebut.

Établis à Bolzano lorsqu'Angela a pu enfin compter sur un remplacement temporaire d'ensei-

gnant, notre intégration dans la communauté ecclésiale ne fut pas facile. Être un « ex-prêtre » signifiait être perçu avec méfiance et suspicion. Les jeunes prêtres se sont montrés particulièrement froids envers moi. Le psychologue jésuite qui m'avait accompagné judicieusement avait prévu probablement la raison pour laquelle j'aurais trouvé plus de fermeture chez mes confrères et chez les prêtres. Si j'avais perdu la foi, tout aurait été clair pour eux. Mais le fait que je me sois marié en restant celui que j'étais, cela leur provoquait une crise d'identité qui les conduisait à des attitudes de défiance plus ou moins conscientes.

Cependant, j'ai eu la chance d'être engagé au Centre d'accueil des personnes sans-abri de Caritas. Ce travail au service des pauvres me satisfaisait. Je me suis senti profondément en harmonie avec ma vie d'avant. J'ai traversé les cinq premières années plongé dans le travail et la vie familiale, sans faire le moindre service au plan religieux et spirituel. Puis vint le jour où notre nouveau curé, qui s'est avéré pour nous un vrai frère, m'a invité à animer les réunions de prière. À partir de là j'ai commencé à être de plus en plus souvent invité à donner ici et là des méditations, des retraites ... "En l'absence de chevaux – avais-je l'habitude de plaisanter – il faut bien prendre les ânes." La publication d'un livre sur le dialogue entre le christianisme et l'islam qui relatait l'expérience des dix années vécues en Iran, à l'intérieur de certaines commu-

nautés chrétiennes minoritaires, a ouvert la voie. J'ai dû réduire mon travail à Caritas et finalement l'abandonner afin de mieux répondre tant aux besoins de ma famille qu'aux collaborations qui m'étaient demandées de plus en plus souvent à la paroisse et au niveau diocésain.

J'avoue avoir le sentiment de me réaliser de plus en plus dans ce que je suis, non seulement en tant que mari et père, mais aussi comme prêtre qui, bien que réduit à l'état laïc, est toujours vivant en moi. Angela est heureuse de me voir bien "dans ma peau" et fait tout pour me soutenir. Sorti par la porte, bref, j'ai le sentiment que non seulement la nécessité, mais à travers elle l'Esprit-Saint, est en train de me faire rentrer par la fenêtre. En moi et chez Angela se trace un chemin, avec l'impression encore timide d'être investis d'une mission nouvelle et motivante. Celle de contribuer de manière concrète et discrète à placer une pierre de ce que pourrait être, si Dieu le veut, l'Église de demain. À côté de l'église où les prêtres qui continuent à exercer leur ministère avec joie dans le célibat, il y a les autres, et pourquoi pas des femmes, marié-e-s, pères et mères de famille. Cela permettrait non seulement de résoudre, du moins en partie, le problème endémique du manque de vocations, mais aussi de donner de la plénitude et de l'équilibre au ministère presbytéral.

D'autre part, je suis conscient que mon état d'homme marié m'a aidé à avoir une relation plus

équilibrée avec les femmes. Alors qu'avant j'entretenais des rapports assez problématiques avec elles du fait de l'instinct de défense où je vivais. D'autre part, je me rends compte de l'attrait ambigu que mon état de prêtre pouvait exercer en particulier sur les femmes célibataires, mais aussi mariées et malheureuses. J'y ai gagné une perception plus réaliste et une saine estime de moi-même. Un sentiment de sécurité s'est installé en moi du fait de me sentir aimé par Angela pour moi-même et non pour mon statut. Je me suis perçu comme un privilégié quand j'ai senti vibrer à l'unisson ma dimension spirituelle avec ma dimension corporelle. Sens de plénitude, de santé physique, mentale, psychologique et spirituelle, qui me protège maintenant contre les éventuelles dérives compensatoires.

J'ai aussi connu la paternité physique qui constitue quelque chose d'extraordinaire. Une expérience qui a permis d'élargir mon sens de la responsabilité vers d'autres pour me convaincre que pour aimer et pour se sentir responsable de tous, il est important d'aimer et de se sentir responsable de quelqu'un en particulier.

**Giuseppe MOROTTI**

(Fédération européenne des prêtres mariés)



## *Je ne vous parlerai pas d'elle*

*Jean-Jacques Goldman*

Je vous dirai ma vie dans son nu le plus blême  
Dans les matins pâlis ou plus rien ne protège  
Je vous dirai mes cris jusqu'aux plus imbéciles  
Je vous livrerai tout jusqu'au bout de mes cils

Tous mes gestes promis tout ce que je pense  
De mes coups de colère à mes coups de romance  
En toute complaisance en toute impudeur  
Compte rendu fidèle de toutes mes heures

J'avouerai tous les trucs interdits, les méthodes  
Je vous dirai les clés vous livrerai les codes  
Les secrets inconnus à lire entre les lignes  
Les talismans perdus les chiffres et les signes

Mes arrières pensées avec inconscience  
Mes goûts et mes dégoûts et tous mes coups de chance  
Même sans intérêt même un peu faciles  
Mes fantasmes enterrés mes idées les plus viles

Mais je ne vous parlerai pas d'elle  
Je ne vous parlerai pas d'elle  
Elle est à côté de moi quand je me réveille  
Elle a sûrement un contrat avec mon sommeil

Je ne vous parlerai pas d'elle  
Elle est mon sol, elle est mon ciel  
Elle est là même où mes pas ne me guident pas  
Et quand je ne suis pas là, elle met mes pyjamas

Elle est plus que ma vie, elle est bien mieux que moi  
Elle est ce qui me reste quand je ne fais pas le poids  
Je ne vous parlerai pas d'elle



### **Rencontre Nationale Plein Jour**

Vous y êtes cordialement invités

**le 7 juin 2014 de 9h à 17h**

**Paris, 68 rue de Babylone** (Metro St François Xavier ou Sèvres Babylone)

Rencontre animée par Yves Louyot sur le thème de la "déculpabilisation"

Bulletin d'inscription **avant le 1<sup>er</sup> mai** à Dominique Venturini  
8 rue du Serpolet 84160 LOURMARIN ou [venturinid@wanadoo.fr](mailto:venturinid@wanadoo.fr)

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

Mail..... Tél : .....

Participera à la rencontre nationale du 7 juin : OUI – NON

# LE PRETRE... UN EXTRATERRESTRE ?

Je viens de revoir l'excellente émission diffusée sur Arte le 22 octobre dernier, *Mea maxima culpa*, sur le scandale des prêtres pédophiles, et l'omerta dont l'Institution ecclésiale les a couverts. On y voyait bien que le prêtre n'était pas considéré comme un homme ordinaire, qu'il bénéficiait de la part de bien des fidèles d'une aura quasi sacrée. Une fois les crimes mis au jour (car il s'agit bien de crime !), l'Église n'a pas eu pendant longtemps un seul mot de considération pour les victimes; elle s'est contentée de dire que de tels comportements n'étaient pas dignes de la fonction du prêtre ! D'ailleurs leur conduite ne relève pas, selon elle, des lois civiles, mais du seul droit canon, et du tribunal qu'elle dresse elle-même, "en interne", avec interdiction absolue de divulguer ce qui s'y passe.

On voyait dans le film des plans où s'effectue la consécration de l'hostie, donc où s'opère, dit-elle, la transsubstantiation eucharistique, via les mains et la bouche du prêtre. Manifestement celui-ci est un thaumaturge, et le respect qui lui est dû tient au surnaturel, au miracle qu'il opère, au nom du « Mystère de la foi ». La considération dont il bénéficie est à l'image de ce qu'il est censé produire. En fait, il n'a de prestige que celui que nous lui donnons. Je pense à ce qu'écrivait Voltaire, dans *Œdipe* : « Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : notre crédulité fait toute leur science. »

Mais bien avant lui, Luther avait défendu l'idée de « sacerdoce universel » : pour lui, tout croyant baptisé était un prêtre. Jamais en monde protestant le pasteur n'est un thaumaturge. Nulle hiérarchie n'y existe. Le sacrement administré en tant que processus magique y est inconnu. L'absolution par exemple, qui fait dire au prêtre : « *Je t'absous, etc.* » n'y a pas son équivalent. Tout au plus un pasteur dirait : « *Que Dieu te pardonne !* » Et pourtant, souvenons-nous que Louis XIV tremblait devant son confesseur ! Tant est grande la peur qui infantilise les uns, et le désir de pouvoir des autres, manifesté par le chantage aux sacrements !

Il est temps de considérer le prêtre comme un homme comme les autres, et l'Église, non comme une Institution de fonctionnaires cherchant à persévérer dans son être, fût-ce en étouffant des scandales, mais comme la simple assemblée des croyants.

*D'après Michel Théron dans Golias Hebdo n° 309 – Semaine du 31 oct. au 6 nov. 2013*

*Chronique « Les mots pour le dire »*

Le statut du prêtre catholique l'enferme dans une aliénation. C'est au nom d'un Dieu qu'ils sont censés représenter que les supérieurs jugent si les candidats sont dignes d'une vocation sacerdotale. Ensuite, ils reçoivent une "formation" telle qu'elle aboutit à les dépersonnaliser, les déposséder d'eux-mêmes. Or, il

en va de la dignité de l'homme de refuser qu'on pense à sa place et qu'on lui fausse le jugement.

Faire croire à ces hommes qu'ils sont « sacrés » comme intermédiaires indispensables entre Dieu et les hommes, c'est une imposture. C'est au nom de ce caractère sacré qu'on les mutile aussi en les persuadant qu'avoir une relation charnelle, c'est s'avilir. Leur interdire l'amour et la sexualité, c'est les déposséder du dynamisme de la vie.

Dominique



## Peu de choses de dire, Et pourtant...

Il a  
Un sourire caché  
Pour ne pas dire je pleure

Il a  
Des mots enfouis dans son jardin  
Des mots si durs encore

Il a  
Des silences trop pleins d'elle  
Pour les ouvrir

Il grave des oiseaux  
Qui attendent, ailes repliées

Il y a le futur  
Prêt à germer  
Mais il ne le voit pas

Il a  
Les yeux fermés  
Sur son refuge de mémoire.

Marie-Lise Jory

# EN VISITE A ROME

Le 24 janvier 2014, notre Président François Hollande a rendu visite au pape à Rome.

Devant notre petit écran, nous avons assisté à un ballet bien réglé des allées et venues de ces deux dignitaires dans de luxueux salons de réception. Exercice plutôt compassé et sourires figés sur les visages.

Un petit geste saisi au vol interrompt la monotonie de l'exercice. Au moment où François Hollande offre en édition de luxe « La Vie de Saint François », le pape se penche vers lui et lui glisse à mi-voix « C'est votre patron ! » Notre agnostique de président aura sûrement apprécié !

Comment s'est déroulé le face à face des deux hommes dans le bureau papal ? Ont-ils pu accorder leurs points de vue ? Il existe un tel hiatus entre les orientations sociales d'un gouvernement de gauche et les positions dogmatiques intransigeantes de l'église catholique ! Qu'il s'agisse de l'avortement, de la fécondation in vitro, la maternité pour autrui et pire encore l'euthanasie active et passive, tous les ingrédients sont réunis pour un brûlant débat. Et dans le domaine politique, l'intervention mal supportée de la France en Syrie. Selon Rome, elle pourrait provoquer des massacres de chrétiens locaux. Rien de leurs propos ne filtrera à l'extérieur. Mais il y a fort à parier que le pape, en habile diplomate, ne se livrera pas à une opposition frontale. Il préfère les interventions feutrées au cours d'une action précise.

C'est ainsi que le 19 janvier, lors de la « marche pour la vie » rassemblant 16000 personnes

hostiles à une modification des conditions d'interruption de grossesse, le pape fait parvenir ce message aux organisateurs par le biais du nonce apostolique, Mgr Luigi Ventura. « Le pape François salue les participants à cette marche et les invite à maintenir vive leur attention pour ce sujet si important. »

Après un encouragement aussi indiscutable venu d'en haut, les chrétiens traditionnels qui s'étaient déjà illustrés par des manifestations musclées contre la loi du mariage pour tous, se sont sentis pousser des ailes.

Saisissant l'opportunité de la présence de François Hollande au Vatican, un Collectif de Jeunes Catholiques écrit au pape une lettre de doléances sous forme de pétition regroupant 72000 signatures.

Une initiative des plus surprenantes ! Ils demandent au Souverain Pontife de signifier au Président français « le profond malaise et l'inquiétude grandissante de nombreux catholiques de France face à la promotion par son gouvernement d'atteintes majeures aux droits fondamentaux de la personne humaine. »

Comment une telle idée a-t-elle pu germer dans le cerveau de ces partisans ? Faire intervenir un chef d'Etat étranger, qui plus est, un chef religieux, dans un pays démocratique et laïc, la France, pour l'intimider et l'amener à modifier sa politique intérieure ! C'est une ingérence inacceptable.

A travers les siècles les papes se sont arrogé la prérogative de juger et condamner les gouvernements des pays euro-

péens qui ne se soumettaient pas aux règles imposées par le Vatican. La rançon d'appartenir à la religion catholique. Or, la société a beaucoup évolué et depuis 1965, le Concile Vatican II a reconnu à chaque chrétien sa liberté de conscience. Et donc de décision.

Aussi, tout naturellement m'est revenu en mémoire « l'Appel à la désobéissance » lancé en 2011 par un groupe de curés Autrichiens de l'archidiocèse de Vienne.

*« Le refus romain de s'atteler à une réforme de l'Eglise rendue depuis longtemps indispensable, et l'inaction de nos évêques, nous autorisent, et même nous poussent, à suivre notre conscience et à agir de nous-mêmes... »*

*Nous saisirons toute occasion de nous exprimer publiquement en faveur de l'ordination des femmes et des hommes mariés. Nous souhaitons d'avance la bienvenue à ces collègues dans le ministère.*

*Par ailleurs nous nous déclarons solidaires avec ces autres collègues qui, en raison de leur mariage, n'ont plus le droit d'exercer leur sacerdoce, mais aussi avec ceux qui continuent leur ministère tout en entretenant une liaison avec une autre personne. Ces deux groupes suivent leur conscience, tout comme nous qui nous exprimons ici. Nous les considérons comme nos frères tout comme le pape et les évêques. »*

**Dominique**




# FILS DE DIEU OU FILS DU PAPE : COMMENT CHOISIR ?

Enfin une bonne nouvelle tombée ces temps derniers : Jésus n'a jamais mis les pieds à l'Église, ni la tête, ni l'intelligence ! Dans aucune église quelle qu'elle soit. Elles ne le concernent pas, survenant comme un post scriptum de son enseignement post mortem ! Jésus est le moins catho de tous ceux qui se réclament de lui et l'Église n'est pas sa « tasse athée avec petits cathos secs » servie pour l'agrémenter...

Ce n'est pas le pape ni aucun autre théologien assermenté qui se trouve être notre coach, mais bien ce Nazaréen qui ignore tout de Rome et de ses salades romaines ! Celui qui précède de loin ceux qui aujourd'hui se réclament de sa descendance en récupérant à leur profit un titre usurpé de Père et largement détourné de sa véritable origine ! Vous n'avez qu'un seul Père et, que je sache, ce n'est pas le « père-caméléon » qui change de nationalité comme de mitre, et qui s'arroge un Siège qui risque de devenir inconfortable vers la fin : le Père Lachaise ??

Fils de Dieu ou fils du Pape ? Lequel choisir ? Sans doute celui dont l'analyse sanguine révèle le taux d'humanité le plus élevé ! Jésus est l'héritier à 100% de tous ceux qui l'ont précédé, un peuple prophétique avec ses déconvenues et ses coups de génie. D'où il ouvre à ses compagnons de route (qui ne s'identifient pas obligatoirement aux seuls paroissiens) des perspectives inédites à peine exploi-

tées sur l'Homme en recherche, son intelligence, son affectivité, sa sexualité et sa divinité. Avec en prime, l'autonomie et la gestion dont il le gratifie depuis sa naissance, pour prendre en compte l'ensemble de ces ressources. Ce Jésus « d'avant l'Église » devrait redevenir le point central de tous nos redémarrages, car il nous libère des contraintes et adhérences issues d'une institution qui a relégué son prétendu fondateur à la galerie des ancêtres...



*Ce n'est pas le pape  
ni aucun autre théologien assermenté  
qui se trouve être notre coach,  
mais bien ce Nazaréen  
qui ignore tout de Rome  
et de ses salades romaines !*

Il s'agit donc pour nous, déclarés inaptes à la fonction ecclésiastique mais maintenus par Jésus en personne dans notre inaltérable dignité sacerdotale, de rompre avec toute attitude de victime dissimulée, chagrine, dépressive, pour afficher le visage rayonnant, séduisant, fraternel de ceux auxquels l'amour humain ajoute une plus value incomparable à l'amour, hélas décharné et morose, d'un Dieu de séminaire, « in-inséminable », doctrinaire et sans joie qu'on nous proposait jadis d'épouser... Et quelle reconnaissance à nos compagnes ou épouses, messagères authentiques de cet avant garde de l'Amour Neuf dont elles ouvrent si laborieusement la route à tant de candidats non

déclarés mais tellement désireux de s'y élancer !

Nous n'avons rien à attendre de François dont ce n'est pas le rôle de nous interpellier et de nous sanctionner dans le domaine de l'amour humain alors que ses services ont déjà tant de mal à en réguler le fonctionnement parmi son personnel. La responsabilité du Pape se situe ailleurs, en amont, là où se sont noués les fils désormais inextricables de son histoire personnelle avec

les propositions somptueuses d'un Jésus et de ses ancêtres directs les Prophètes. Si François demeure incontestablement notre frère, il lui appartient également de « devenir » notre pape, com-

pagnon de route et non « proviseur de lissés !! ». Le seul cardinal blanc au milieu des gros rouges pourra-t-il devenir le petit vert de Rome ?

Retournons aux « avant sources » évangéliques, la Première Alliance, qui pour Jésus demeure toujours la première et dans laquelle le visage de Dieu s'extrait avec labeur des aventures d'Israël, leur laissait entendre : « Voici que je fais toutes choses nouvelles ».

Pendant que des responsables nous jugent « forminables », l'Esprit ne nous souffle-t-il pas à l'oreille : « Vous êtes formidables » ???

**Yves Louyot**





# CHRISTIANE TAUBIRA LA RESISTANTE

Le 25 octobre 2012, devant le Palais de Justice d'Angers, Madame Taubira est prise à partie par une foule de manifestants opposés au « mariage pour tous ». Des enfants agitant des peaux de banane dans sa direction, l'ont même traitée de guenon. Sans que les adultes présents réagissent.

Des insultes racistes aussi abjectes visant une Ministre de la République nous a atterrés. Pourquoi tant de haine ? Quels peuvent être les griefs de ces intolérants ?

D'abord, Christiane Taubira, née en Guyane, est noire; elle est femme et elle occupe un poste important dans le Gouvernement. Loin de renier son origine, elle s'est insurgée contre les traitements honteux subis par ses ancêtres. Pour restaurer leur dignité, elle fait voter en 2001 une loi qualifiant de « crime contre l'humanité » la traite des Noirs pratiquée à grande échelle par les pays européens dont la France.

Ensuite, elle est femme, donc soumise à la discrimination par les hommes qui se sont arrogé le pouvoir. N'a-t-elle pas eu l'audace en 2002, de présenter sa candidature à la Présidence de la République ?

Plus choquant pour notre morgue d'anciens colonisateurs, elle exerce une responsabilité

importante au sommet de l'Etat. Douée d'une intelligence brillante, elle s'exprime dans un français remarquable et fait preuve d'une grande culture. Ses talents d'orateur et sa connaissance précise des dossiers, lui ont valu un hommage debout des députés à l'Assemblée.

Une de nos correspondantes, Hélène Dupont nous décrit avec enthousiasme la prestation de la Ministre à laquelle elle a assisté à l'Université de Toulouse Le Mirail.



« Mme Taubira est entrée à 17 h avec son escorte. Elle a descendu l'amphi sous un tonnerre d'applaudissements, tout le public debout.

Le discours : une heure sans notes et sans hésitation. Un exposé très pédagogique de la réforme pénale, ses ambitions, ses limites. Éviter les sorties sèches, promouvoir les aménagements de peines, suppressions des peines plancher et de la rétention de sûreté; que l'emprisonnement cesse d'être la seule peine; organiser la "probation" en milieu ouvert - pas seulement le "bracelet"; la Justice n'est pas la vengeance... Tout cela vise à protéger la société et à désengorger les prisons. Pendant une deuxième heure elle a répondu à environ 25 questions très diverses et parfois mots de sympathie pour les injures racistes dont elle a

récemment été victime. Une formation spécifique sur la culture tsigane sera dispensée à l'Ecole Nationale de la Magistrature a-t-elle assuré après la question d'un "Gitan" qu'elle avait déjà rencontré. Sur Georges Ibrahim Abdallah (détenu depuis 30 ans) la solution n'est pas entre ses mains ; Ces quelques mots ne sont qu'un aperçu de cette "rencontre". La ministre est sortie en traversant l'amphi sous des applaudissements nourris, serrant les mains, semblant avoir tout son temps alors que son escorte s'impatiait depuis un moment. »

Christiane Taubira a hérité d'un Ministère parmi les plus difficiles et sans doute aussi des plus démunis. Avec la passion qui l'anime, elle s'est attaquée avec détermination et compétence à tous les problèmes non résolus depuis des décennies dans les prisons.

Mon expérience de dix ans de visiteuse de prison me permet d'apprécier la pertinence de son analyse des lacunes les plus flagrantes du milieu carcéral. Ne serait-ce que « éviter les sorties sèches ». C'est à dire relâcher un détenu sans se préoccuper de savoir s'il a un toit, un travail, et des moyens de subsister. Pour qui est sans ressources, deux solutions : soit commettre un nouveau délit pour avoir un abri le soir, soit un geste de désespoir. A moins que des caïds connus en détention viennent le récupérer, le prennent en charge et l'intègrent dans la bande de

malfrats. La Garde des Sceaux a compris l'urgence de préparer les détenus à une véritable réinsertion.

Après l'agression verbale dont elle a été victime, des citoyens déterminés à défendre les valeurs du vivre ensemble ont dit « NON » à la haine et à la xénophobie. Nous avons soutenu la pétition « France ressaisis-toi » lancée par Gustave Steevy, adjoint au maire de Brétigny sur Orge.

« Nous, citoyens engagés, défendant le progrès de la société dans laquelle nous vivons, ne pouvons pas accepter qu'elle (Christiane Taubira) soit attaquée sur sa couleur de peau ni sur son sexe.

Nous refusons cette société qui se replie sur elle-même !

Nous refusons la normalisation de la parole raciste !

Nous refusons l'instrumentalisation de nos valeurs à des fins politiques. »

Lancée fin octobre, cette pétition a recueilli fin novembre, plus de 100.000 signatures. Un succès !

Comment prévenir de nouvelles vagues déferlantes surgissant à l'improviste, détruisant tout sur leur passage ? Un début de réponse se trouve dans « L'Homme à la découverte de soi-même » de Carl Jung. « Il apparaît, avec une clarté toujours plus aveuglante, que ce ne sont ni la famine, ni les tremblements de terre, ni les microbes, ni le cancer, mais que c'est bel et bien l'homme qui constitue pour l'homme le plus grand des dangers. La cause en est simple : il n'existe encore aucune protection efficace contre les épidémies psychiques. Or, ces épidémies-là sont infiniment plus dévastatrices que les pires catastrophes de la nature ! Le su-

prême danger qui menace aussi bien l'être individuel que les peuples pris dans leur ensemble, c'est le danger psychique. A son égard, la raison a fait preuve d'une impuissance totale, explicable par le fait que ses arguments agissent sur la conscience, mais sur la conscience seule, sans avoir la moindre prise sur l'inconscient. Par suite, un danger majeur pour l'homme émane de la masse, au sein de laquelle les effets de l'inconscient s'accumulent, bâillonnant alors, étouffant les instances raisonnables de la conscience.

Toute organisation de masse constitue un danger latent, au même titre qu'un entassement de dynamite. Car il s'en échappe des effets que personne n'a voulu, mais que personne n'est en état de suspendre !

C'est pourquoi il faut ardemment souhaiter que la psychologie, ses connaissances et ses conquêtes se répandent à une échelle telle que les hommes finissent par comprendre d'où proviennent les suprêmes dangers qui planent sur leurs têtes. » Ce n'est pas en s'armant jusqu'aux dents, chacune pour son compte, que les nations pourront à la longue se préserver des effroyables catastrophes que sont les guerres modernes. Les armes amoncelées réclament la guerre ! Ne serait-il pas préférable, au contraire, à l'avenir, de se défier et d'éviter les conditions maintenant dépistées dans lesquelles l'inconscient brise les digues du conscient et dépose celui-ci, faisant courir au monde le risque d'incalculables ravages ? »

**Dominique**



*Nous ne croyons pas  
au droit du plus fort,  
au langage des armes,  
à la supériorité des puissants*

*Nous voulons croire  
au droit de l'homme,  
à la main ouverte  
à la puissance des faibles*

*Nous ne croyons pas  
A la race ou à la richesse,  
Aux privilèges  
ou à l'ordre établi*

*Nous voulons croire  
Que tous les êtres humains  
sont précieux  
Que l'ordre de la force  
et de l'injustice  
est un désordre*

*Nous ne croyons pas  
Que nous puissions  
combattre là-bas  
l'oppression  
Si nous tolérons ici  
l'injustice*

*Nous voulons croire  
Que le droit est un,  
ici et là bas,  
Que nous ne sommes pas  
libres  
Tant qu'un seul homme est  
esclave*



***D'après le Credo de  
Dom Helder Camara***

# REBIYA KADEER L'INCORRUPTIBLE

Elle est née dans le Xinjiang, cette grande région de l'ouest de la Chine, et s'est engagée au service de son peuple, la minorité turcophone et musulmane des Ouïgours. Après avoir gagné sa vie en vendant les vêtements qu'elle confectionnait, elle est devenue chef d'entreprise. Elle épousa en secondes noces Sidik Rouzi, intellectuel ouïgour qui avait fait dix ans de camp de travail.

Son statut de femme d'affaires incite les autorités chinoises à la désigner comme membre de la délégation chinoise auprès de la Quatrième conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes organisée à Pékin en 1995. C'est en 1998 que les autorités chinoises empêchent sa réélection à la Conférence consultative politique du peuple chinois parce qu'elle refuse de condamner son mari Sidik Rouzi. Il s'est enfui aux Etats-Unis où sur Radio Free Asia, il critique durement la politique chinoise envers la population ouïgoure. En 1999, Kadeer est arrêtée à Urumqi, capitale du Xinjiang, et condamnée à huit ans de prison pour avoir « divulgué des secrets d'Etat ».

En mars 2005, elle est libérée avant la fin de sa peine, pour raison médicale selon la version officielle.

En fait, c'est sous la pression des Etats-Unis, et du ministre des affaires étrangères Condoleezza Rice.

Sa mise en liberté est assortie d'un bannissement de son propre pays. Elle est mise dans un avion à destination des Etats-Unis, où habitent déjà son mari et cinq de ses onze enfants. Les autres vivent encore au Xinjiang où ils sont

de fait les otages du gouvernement chinois, garantissant la « bonne conduite » de Rebiya Kadeer. Cependant, la cause de son peuple opprimé lui tient tellement à cœur qu'elle ne se tait pas malgré ces menaces. Elue en 2006, elle devient la présidente du Congrès mondial des Ouïgours, organisation internationale d'Ouïgours en exil.

En 2009, des émeutes éclatent au Xinjiang. Les autorités chinoises considèrent qu'elles relèvent d'une « action criminelle violente, préméditée, dirigée depuis l'étranger et commises par des hors la loi ». Ainsi Rebiya Kadeer, leader des Ouïgours en exil aux Etats-Unis est accusée d'être l'instigatrice de ces violences et de les avoir orchestrées. Invitée à un colloque à Tokyo, elle s'y rend malgré l'opposition de la Chine. Elle y déclare que « près de 10.000 personnes ont disparu » pendant ces émeutes.

De passage en France, elle répond aux questions d'Amnesty International.

Quelle est la situation au Xinjiang aujourd'hui ?

*Depuis le massacre de 2009, le pire de tous depuis la révolution culturelle, la pression à l'encontre de notre peuple ne s'est pas arrêtée. Après les événements d'Urumqi, entre 40 à 50 personnes ont été condamnées à mort et exécutées. C'était pour la plupart des jeunes entre 18 et 30 ans. Aujourd'hui, les villes du Xinjiang sont quadrillées et la population se terre.*

La jeunesse est-elle la principale cible des forces de l'ordre chinoises ?

*Les pressions sont si fortes que les jeunes cherchent surtout à s'exiler.... Ils ne voient pas comment rester chez eux puisqu'ils ne seront jamais tranquilles, harcelés en permanence par la police. Je vous rappelle qu'après 2009, 40.000 jeunes ouïgours ont été arrêtés, considérés comme des prisonniers politiques.*

Vous critiquez aussi les dégâts écologiques provoqués par l'occupation chinoise ?

*Dans les années 1950, le gouvernement chinois avait orchestré la colonisation en envoyant au Xinjiang des « paysans soldats » au profit desquels une grande partie des terres appartenant aux paysans ouïgours a été confisquée. Comme le mot d'ordre est de « produire plus », l'utilisation intensive d'engrais est en train d'empoisonner notre sol et nos sources d'eau.*

Pour quelles raisons êtes-vous à Paris ?

*Nous voulons attirer l'attention des Français sur la situation de nos femmes. Celles-ci sont traitées comme des citoyennes de seconde zone, subissent un contrôle de la natalité hallucinant puisqu'on les oblige à partir à la campagne ou à se réfugier dans les montagnes après la naissance de leur deuxième enfant... Il faut faire connaître la cause des Ouïgours en France.*

Extrait de Wikipedia  
et Amnesty International



# IRENA SENDLER KRZYRANOWSKA

Récemment décédée à 98 ans.

Elle demanda pendant la 2ème guerre mondiale à aller travailler dans le Ghetto de Varsovie, comme plombier, serrurier.

Elle avait une motivation bien particulière. Elle connaissait les plans d'extermination des nazis envers les juifs; elle était allemande.

Irena a caché des enfants dans le fond de sa boîte à outils qu'elle transportait à l'arrière de son véhicule ainsi que dans un grand sac pour les enfants plus grands.

Elle avait aussi un chien à l'arrière qu'elle a entraîné à aboyer quand les soldats allemands la contrôlaient à l'entrée et à la sortie du ghetto. Les soldats ne pouvaient rien contre le chien qui couvrait en fait le bruit que pouvaient faire les enfants.

Elle sauva 2500 enfants en les cachant ainsi.



Elle fut arrêtée et les nazis lui brisèrent les jambes, les bras et la torturèrent très sévèrement.

Irena garda tous les noms des enfants qu'elle avait sortis du Ghetto. Elle les garda dans une jarre en verre enterrée derrière un arbre au fond de son jardin derrière sa maison.

Après la guerre, elle essaya de localiser tous les parents qui avaient pu survivre et tenta de réunir les familles; mais la plu-

part avaient été gazés. Les enfants qui avaient été sauvés ont été placés dans des familles d'accueil ou ont été adoptés.

Elle a été proposée pour le prix Nobel de la Paix, mais n'a pas été retenue; c'est Al Gore qui fut primé pour son film sur le réchauffement de la planète.

En sa mémoire 71 ans plus tard, participons à cet anniversaire, très modestement en faisant suivre ce message. En espérant que vous ferez de même.

Nous espérons que ce courriel sera lu par plus de 40 millions de personnes dans le monde entier! Rejoignez-nous pour le transmettre autour du monde en le faisant suivre à tous ceux que vous connaissez.



## Le *C*hant des Partisans

**A**mi, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines?  
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne?  
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.  
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.

**M**ontez de la mine, descendez des collines, camarades!  
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.  
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite!  
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite...

**C**'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.  
La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère.  
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.  
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...

**I**ci chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.  
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.  
Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes.  
Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...



# LE MARIAGE ORFI EN TUNISIE

On l'appelle aussi « mariage caché » parce que les deux protagonistes s'engagent l'un envers l'autre en privé, sans officialiser leur union. Ils se sont mis d'accord sur la courte durée de leur union. Cela peut aller de quelques heures à plusieurs mois... voire plus. C'est le mari qui met fin au mariage.

Depuis la révolution et l'arrivée des islamistes au pouvoir, on assiste à la prolifération des mariages temporaires dits « orfi ». Cette pratique héritée du chiisme n'avait jamais vraiment cessé. Au temps de la dictature, elle était utilisée par de riches bourgeois pour s'attacher l'affection d'une maîtresse. Aujourd'hui, elle permet à des étudiants salafistes qui n'ont pas les moyens financiers d'assumer un mariage traditionnel d'avoir des relations sexuelles sans « pécher ».

En Tunisie, le mariage temporaire ou « orfi » a été interdit en 1956 par Habib Bourguiba. Le couple qui y a recours est passible de trois mois à un an de prison, et d'une amende. La loi interdit aussi la polygamie et la répudiation. Auparavant il suffisait que le mari dise à sa femme « je te répudie », par trois fois, pour que le mariage soit caduc. L'âge du mariage légal pour les filles est de 18 ans, contre 12 ans avant 1956. Mais comme l'explique Olfa Belhassine, une journaliste de la « Presse » qui a

beaucoup travaillé sur la question, le mariage « orfi » est en recrudescence en Tunisie. Et le parti islamiste Ennahda laisse faire, malgré ses dénégations.

Comme pour faire oublier ces pratiques d'un autre âge, nous arrive une nouvelle capable de réjouir le cœur de tous les démocrates. La Tunisie a approuvé lundi 6 janvier, l'égalité « sans discrimination » des « citoyens et citoyennes » dans sa future Constitution. Un texte unique dans le monde arabe qui s'ajoute

“ Les citoyens et les citoyennes sont égaux en droits et devoirs.

Ils sont égaux devant la loi sans discrimination aucune.

L'État garantit aux citoyens les libertés et les droits individuels et collectifs.

Il leur assure les conditions d'une vie décente.

”

**Article 21 - Constitution de la Tunisie**

à d'autres concessions des islamistes sous la pression de la société civile et de l'opposition. « Tous les citoyens et les citoyennes ont les mêmes droits et les mêmes devoirs. Ils sont égaux devant la loi sans discrimination aucune » dispose l'article 20 du projet de Constitution adopté par 159 voix sur 169 votants. Cette formulation est le fruit d'un compromis entre les islamistes d'Ennahda majoritaires à l'assemblée et l'opposition. Ils ont été contraints d'adapter des vues conserva-

trices à une société arabe libérale moderne et progressiste.

Pour le sociologue Tarek Belhadj Mohamed « c'est face au militantisme des femmes tunisiennes et de la société civile qu'ils ont dû faire des concessions ». La Tunisie, sans consacrer l'égalité des sexes, est depuis 1956 le pays arabe accordant le plus de droit aux femmes. Les militantes féministes se sont félicitées de l'adoption de l'article 20. « C'était notre revendication et c'est une victoire », a dit Ahlem Belhaj, l'ex-présidente de l'Association tunisienne des femmes démocrates.

La Constituante a aussi approuvé l'article stipulant que « les libertés d'opinion, de pensée, d'expression, d'information sont garanties ». Des dispositions garantissant les droits des justiciables et l'imprescriptibilité du crime de torture ont été validés. Ces textes sont hautement symboliques après cinq décennies de dictature, jusqu'à la révolution de janvier 2011.

**Dernière minute : Ce dimanche 26 janvier 2014, la nouvelle Constituante vient juste d'être adoptée à une écrasante majorité.**

Extrait du Nouvel Observateur  
(Spécial High-tech)  
et Mouvance Partenaria

**Dominique**



# LES COMPORTEMENTS EVOLUENT

Il y a quelques décades, les prêtres faisaient plutôt profil bas. La soutane dont ils étaient affublés les désignait parfois aux plaisanteries faciles. Certains vivaient plutôt retirés dans leurs presbytères et leur jardin, avec ou sans "gouvernantes". Pour le commun des mortels, c'étaient des êtres mystérieux, sacrés, à part. On les faisait même passer pour des fainéants !! Or une idée révolutionnaire a germé dans le cerveau de quelques uns : vivre comme tout le monde, à l'exemple de Jésus (Le Père dominicain Marie-Dominique Chenu le qualifiera de « le plus grand événement religieux depuis la Révolution française »). Et donc partager le même travail pour gagner sa croûte come tout un chacun.

C'est l'émergence des prêtres ouvriers, les PO. Une conséquence du rapprochement des hommes pendant la guerre de 39-45, le maquis, la déportation et le STO (le Service du travail obligatoire... en Allemagne !). Ils se sont si bien intégrés qu'ils sont devenus syndicalistes, participant aux luttes pour de meilleures conditions de travail, au coude à coude avec leurs collègues. Ils redevenaient eux-mêmes. Très vite, les hiérarques du Vatican ont réalisé que ces hommes échappaient à leur emprise. La riposte ne s'est pas fait attendre. Brutale ! Un diktat « Interdiction de travailler » sans prendre avis de ceux qui étaient concernés au premier chef, ces nouveaux "paroissiens" que constituaient les copains de l'usine ! « Interdiction de travailler ». C'était en 1954. Fort heureusement, tous ne se sont pas soumis. Ils ont refusé de trahir les copains de travail par solidarité. Certains ont renoncé à la prêtrise. En 1965, grâce au Concile Vatican 2, Paul 6 autorisera la reprise de l'expérience.

"Il y a une trentaine d'années, un prêtre du diocèse de Cracovie vint trouver son archevêque, le cardinal Karol Wojtyla, lui confiant avoir une compagne et deux bébés de cette liaison. Il souhaitait revenir à l'état laïc pour éduquer ses enfants. Sur un ton cassant, le futur pape s'y opposa. Il intima au prêtre de rester dans les ordres, de plaquer sa compagne et de confier les deux enfants à une institution d'enfants abandonnés. Sans doute la vision wojtylienne de l'Evangile !" Extrait de la revue Goliath 94 de 2009.

C'est loin d'être un cas unique. Des faits semblables nous ont été rapportés: un prêtre et sa compagne alors enceinte vont rencontrer l'évêque. Il les écoute, puis s'adressant à la femme « Quand vous aurez accouché, nous placerons l'enfant dans une de nos maisons tenue par des religieuses où il pourra être adopté. – Mais c'est mon bébé s'est-elle écriée ! » Abandonner son enfant, il n'en était pas question. Et elle refusa. L'évêque, pour protéger la réputation de son église n'hésitait pas à sacrifier la vie de famille de cet enfant. Par quelles valeurs essentielles était-il habité ? Autrefois, quand les prêtres quittaient le ministère, c'était la honte au front, comme des réprouvés. Maintenant, ceux qui partent en ont déjà informé leurs amis et quelques paroissiens, en leur demandant de garder le secret. Par contre, lorsque Xavier a annoncé en chaire son départ et la raison de cette nouvelle orientation, les participants ont applaudi ! Ce qui manifeste très clairement le divorce croissant entre la hiérarchie et une opinion publique à qui on refuse le moyen de s'exprimer. A ceux qui demandent de célébrer une dernière messe dans leur paroisse, c'est généralement refusé. Il est clair que les évêques craignent

énormément que les paroissiens manifestent leur approbation, et fassent évoluer les esprits. Peu leur importe que les convictions changent. Eux, ils se doivent d'appliquer les consignes venant d'en haut. Eviter à tout prix la contagion. Alors ils invoquent leur sollicitude pour les chrétiens : "Nous ne voulons pas semer le trouble dans les consciences !" Mais lors de sa messe d'adieu, tel prêtre n'a pas réuni moins de 1.500 personnes !

Le comportement des évêques, quant à lui, est souvent celui d'un patron impitoyable. Aux prêtres sortants, ils enjoignent de garder un "silence absolu" et de partir "le plus loin possible". Tel couple a même dû récemment déménager et vider le presbytère la nuit, pour que personne ne s'en aperçoive ! Quant à l'injonction de quitter les lieux dans l'immédiat, Léon a répondu à son supérieur : « Tu n'es pas chez toi ici. Le presbytère appartient à la mairie. Tu n'as pas à me fixer une date de départ ». Et il est resté ! De plus, il est revenu habiter là où il avait été curé, et où se trouvaient la plupart de ses amis. Sauf exception rare, les évêques ne se soucient guère de ce que leur ancien "collaborateur" va devenir. Du jour au lendemain, le traitement mensuel est supprimé. Rarement prolongé de quelques mois. La rupture est immédiate et brutale.

Mesurent-ils la gravité de leur geste ? Priver quelqu'un de son emploi et de son logement, c'est le jeter dans une situation précaire, puisque les deux sont liés. Certains prêtres réalisent alors combien leur statut les rendait dépendants. Leur maigre rétribution ne leur donnant pas les moyens de vivre autonomes. Pire que des salariés d'entreprise ! On se rappelle le temps où ces derniers habitaient dans les

logements créés par l'entreprise; en perdant leur emploi, ils perdaient du même coup leur logement. Les choses ont évolué pour eux. Mais pas pour les prêtres ! Leur fonction conditionne la totalité de leurs faibles ressources et aussi leur logement. Lorsqu'on est ainsi lié, la parole ne l'est-elle pas aussi ? Liberté conditionnelle ! De plus, les évêques refusent toujours de les considérer comme de vrais salariés afin d'éviter de payer les charges sociales. Ce qui explique des retraites misérables. (Voir le Site de l'Association pour une retraite convenable APRC qui se bat pour obtenir des conditions de vie décentes). Ces bannis n'ont plus le droit de célébrer ou de donner aucun sacrement. Ainsi le même homme qui, peu de jours auparavant, était apprécié de ses paroissiens devrait par décision de l'évêque être considéré comme un paria.

Perversité du système ! La fonction d'un évêque est-elle d'exclure ? Ce rejet amène des prêtres à s'interroger sérieusement sur cette "fraternité sacerdotale". Ne serait-ce qu'un trompe-l'œil, une hypocrisie ? Ils ont quelquefois le sentiment d'avoir été exploités par un supérieur hiérarchique bien moins respectueux que tout autre patron d'entreprise dont le comportement est certes en partie réglé par des conventions sociales. Leurs beaux discours ne visaient-ils qu'à maintenir leur diocèse sur pied ? Le fonctionnel a tué l'humain (Il m'est arrivé de leur poser cette question assez fondamentale à mes yeux : est-ce que le fait d'être prêtre vous a rendus plus humains?). Même abus de pouvoir que dans les décisions concernant les regroupements de paroisses orphelines sous l'autorité d'un seul curé devenu chef de district : pourquoi se soucier de l'avis des paroissiens ? Quant aux femmes, parfois véritables militantes, voire auxiliaires pastorales, mais toujours réduites à des postes mineurs, elles se posent des questions bien plus percutantes. Elles sont choquées que l'évêque, ce haut responsable, puisse manifester tant de mépris pour un ancien "col-

laborateur" devenu leur compagnon; certaines tournent carrément le dos à cette église hypocrite. Elles n'abandonnent pas forcément leur foi en Jésus; tout au moins se détournent-elles de cette institution inhumaine. Par contre un prêtre m'a raconté comment il était allé, avec sa future épouse, annoncer son départ à Jacques Gaillot, alors évêque d'Evreux. Ce dernier l'avait interrogé sur son devenir. Puis se tournant vers elle, oui, vers elle aussi, il s'était intéressé à son travail d'infirmière. Et en guise d'au revoir : « Aimez-vous et soyez heureux », leur avait-il dit.

Il est des prêtres qui demandent une année sabbatique pour réfléchir. Mais si une dénonciation est déjà parvenue à l'oreille de l'évêque, la demande a peu de chances d'aboutir. Jean Paul 2 n'a-t-il pas fait l'éloge de la délation dans je ne sais plus quelle lettre pastorale ? Parmi les quadragénaires certains osent affirmer une pensée personnelle un peu transgressive. Dernièrement, dans un monastère, tel prêtre ne craint pas de déclarer : "Après tout, Jésus n'a pas fait de vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté". Tel autre déclare : "Célibat, ok, mais chasteté ? C'est mon problème !" Dans une émission de télé on a pu entendre avec surprise un jeune prêtre déclarer : "Oui, je suis gay; et voilà mon mari."

Nous rencontrons aussi des prêtres qui ont décidé en couple de continuer leur ministère. Ce compagnonnage dure depuis 10, 15, 20 voire 25 ans. Naturellement cette situation les oblige à une terrible gymnastique dans la clandestinité. Mais ils témoignent de l'enrichissement de leur ministère par ce retour à une réalité quotidienne qui leur avait complètement échappé, se savoir aimés personnellement, et non en fonction de leur "aura" sacerdotale. Ils disent combien leur manière d'écouter les personnes qui viennent vers eux a changé. Leur discours s'est adapté et s'est considérablement ouvert. Voir les témoignages dans Plein Jour. Avec le temps et un peu de courage, les

attitudes ont quelque peu évolué. Lorsqu'il s'agit d'une liaison avec une compagne, certains évêques imposent une nomination dans un lieu assez éloigné pour faire cesser cette "tocade" par l'absence ! Mais aujourd'hui 50, 100 ou 200 kilomètres peuvent-ils mettre fin à un amour naissant ? Lorsqu'il s'agit d'un religieux, il arrive qu'il soit nommé... à l'étranger, au Canada par exemple, (c'est arrivé !) de telle sorte que sa compagne ne puisse le retrouver. On se croirait en train de jouer "la précaution inutile" !! Le téléphone et surtout l'Internet avec Skype ont bien changé la donne !

Les évêques ne cherchent plus à retenir les prêtres qui viennent leur annoncer qu'ils veulent mettre fin à leur ministère, surtout lorsqu'il y a déjà un enfant. Mais devant certaines attitudes abusives, les intéressés réalisent de plus en plus qu'ils n'ont plus à se soumettre à cette autorité. Partir loin ? Tout de suite ? Et pourquoi obéiraient-ils ? Ils choisissent alors leur logement en fonction d'abord de leur lieu de travail à tous les deux. N'est-il pas tyrannique cet évêque qui imposait à un nouveau couple de le rencontrer chaque mois pendant deux ans avant de pouvoir accéder au mariage religieux afin qu'ils comprennent, leur disait-il, "l'ampleur de leur faute" ! Le couple lui a répondu par une fin de non-recevoir. Une fois retournés à la vie civile, les prêtres mariés s'engagent dans la vie sociale, culturelle, politique, sur le quartier. De nombreux témoignages nous le disent. Ils participent très nombreux à des groupes de partage. On en retrouve dans toutes les Associations de Parvis. Ils se réunissent aussi entre Prêtres mariés. Il existe même une Fédération Européenne des Prêtres Mariés et de leurs Epouses, dont le siège est à Bruxelles !

Les comportements évoluent ainsi que la manière de concevoir bien des réalités. L'opinion publique aussi évolue. Mais il convient de l'alimenter en utilisant les médias. N'hésitons pas !

Jean



# L'HUMOUR AU QUOTIDIEN

On sait combien un tissu social contribue à métamorphoser à doses homéopathiques ceux qui le constituent. Le nôtre n'échappait pas à la règle. Et comme chacun, j'accomplissais mon parcours de mutant. Cette espèce sacerdotale ne voisine pas en bonne intelligence avec les institutions ecclésiastiques dont l'allergie congénitale au changement borde toujours les étendards. Désormais, on se donnait droit au partage des biens, à l'accompagnement irremplaçable et réjouissant des femmes, à une réflexion alternative au regard de la pensée unique officielle, à la fantaisie, à la désertion désinvolte du droit chemin pour celui auquel chacun a droit lorsqu'il s'agit du sien. Au plan spirituel, la relecture biblique à la lumière des sciences humaines et de l'expérience, s'offrait comme un outil neuf. Le goût de l'encens, le froufrou des surplis, la cire larmoyante des cierges, le ronronnement d'un discours religieux exclusif avaient déserté nos horizons au profit d'une gestion plus risquée et plus personnalisée d'un destin communautaire. Nos célébrations devenaient très participatives et parfois polémiques.

Une fille qui venait d'arriver pour passer quelque temps de reprise personnelle, tout à fait étrangère à nos coutumes liturgiques, demanda un jour si elle pouvait fabriquer le pain consacré à la messe. Elle s'absorba une demi-journée entière à l'élaboration de la recette la plus surprenante qu'aie connue vingt siècles de christianisme : olives vertes d'Italie, petits oignons, lardons discrètement disséminés, divers ingrédients vitaminés, et peut-être même une larme de calvados, s'enfourment

bientôt pour une cuisson matinée de friture à l'huile de tournesol. L'hostie blanche, famélique et laminée, elle aussi, mutait. Ses nouvelles propriétés énergétiques dues à cette « Tentation de Valeur Ajoutée », étaient telles qu'on aurait pu les vendre chèrement à l'armée pour équiper ses rations de survie en raison de ses qualités hautement caloriques. La messe fut joyeuse, bien qu'une légère anxiété se devinât dans les yeux de la créatrice exclusive du nouveau produit eucharistique au fur et à mesure qu'approchait l'instant du partage. De fait, le seul incident imprévu intervint à la communion. L'hostie new look se révélait incassable. Le corps du Christ se présentait comme un monolithe d'une redoutable cohérence pour les dents des convives. Il fallut le frapper sèchement sur le bord de la table, puis le suçoter pour l'amollir, tourner longtemps dans la bouche en se gardant bien d'avaler cet aliment spirituel dangereusement aiguisé sur les bords. Je garde en mémoire cette célébration comme l'une des plus divines de ma carrière.

À la fin de la cérémonie, la fille dut se sentir contente d'elle car, d'un coup, elle se dressa sur la tête, les pieds en l'air, en position yogique verticale, inaugurant une posture inutilisée par l'Église catholique au cours de ses messes dominicales. Mon profil correspondant de moins en moins au portrait robot de l'ecclésiastique made in Vatican, la direction du personnel devait s'emparer bien vite du déviant pour tenter un remodelage selon le gabarit romain. Notre présence en milieu de jeunes en danger de disqualification sociale donnait à la fois bonne conscience à

l'institution mais la fragilisait en même temps par mise en évidence de certains de ses dysfonctionnements en terrain non religieux.

L'évêché dépêcha donc un de ses bras droits. Celui-ci s'en vint à toutes jambes à la baraque désormais répertoriée par les bien-pensants comme un probable foyer d'infection sociale. Le prêtre engagé dans ce processus ne semblait pas jouer le rôle d'antibiotique moral dont on rêvait, son cas s'était rapidement retrouvé à Rome par les soins d'un bon catholique délateur anonyme par humilité.

J'avais expliqué aux jeunes qu'un de mes collaborateurs qui exerçait le métier rare et très recherché de vicaire général totalement inconnu de l'ANPE allait bientôt nous rendre visite. On devait l'accueillir chaleureusement. Il sonna un jeudi soir vers 20 heures, pour partager le repas. Un colosse aux épaules en arc de triomphe, tatoué comme un dictionnaire, ouvre la porte d'un coup de botte et reste figé devant le bras droit en quasi catalepsie face à l'énorme apparition.

« Ah oui, c'est vous, l'abbé nous a prévenus. Vous êtes... vous êtes le... »

Impossible d'en dire plus. Le mot inconnu ne sort pas. Puis soudain l'illumination qui arrange tout. Le gars crie à la cantonade :

« L'abbé, c'est le vinaigre général qui est là... » Ambiance...

Le visiteur se fait arracher son imperméable et son attaché case.

« Dans la baignoire, comme tout le monde. »



Le bras droit s'affole, redoute le bizutage, sans savoir que la baignoire est le seul portemanteau de la maison et que tout s'y retrouve, sans eau naturellement. Dépouillé de ses sécurités portatives, il cherche une issue. Justement, on sonne... Il pousse presque un cri de soulagement. Voilà un service qui va lui permettre de prendre un peu de large.

L'initiative paraît bonne. Je prie intérieurement tous les saints du paradis pour qu'il fasse la rencontre de sa vie. Pour une fois, ils sont branchés. Une fille de dix-huit ans se tient sur le seuil, alcoolisée jusqu'au dernier cheveu, ondulante sur des jambes en ressorts, accrochée au chambranle. Dans un brouillard, elle devine une silhouette courte, trapue, à laquelle s'arrimer. Elle tombe dans les bras

du « vinaigre général » en lui nouant les bras autour du cou et lui vaporisant une haleine empestée à deux doigts de la bouche.

« Chéri !! »

Cette approche n'est pas prévue par les règlements ecclésiastiques. Il faut résolument inventer la suite du parcours. Le vicaire recule ses lèvres le plus en retrait possible et remorque la fille en la tirant par l'arrière.

« Qu'est-ce que j'en fais ? Où doit-on la mettre ? »

L'aventure n'a pas l'air de lui déplaire et semble même l'amuser. C'est bon signe. Il y a toujours un effet euphorisant à se risquer entre les mots, les conventions, entre les signes et les consignes. S'ouvrir des portes par des peurs sans fondement. Oser casser les

formules, les évidences, les préjugés. La vie ne se consomme qu'après en avoir brisé les conventions.

A la suite de cette rencontre assez « hot », les réactions de l'évêché furent mitigées. Ne voulant pas désavouer l'expérience en cours, mon patron ne souhaitait pas non plus me perdre de vue sur l'échiquier diocésain.. On me demanda alors d'assumer une aumônerie auprès d'un lycée technique de trois mille élèves sans pour cela abandonner la mission auprès des jeunes. C'était une façon de me garder en ligne de mire tout en maintenant un fonctionnement libéral.

**Yves Louyot**  
**Dieuvinettes**



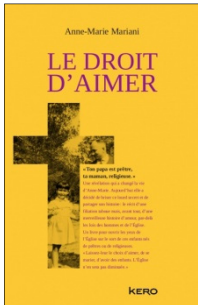
## CORTÈGE

Un vieillard en or avec une montre en deuil  
Une reine de peine avec un homme d'Angleterre  
Et des travailleurs de la paix avec des gardiens de la mer  
Un hussard de la farce avec un dindon de la mort  
Un serpent à café avec un moulin à lunettes  
Un chasseur de corde avec un danseur de têtes  
Un maréchal d'écume avec une pipe en retraite  
Un chiard en habit noir avec un gentleman en maillot  
Un compositeur de potence avec un gibier de musique  
Un ramasseur de conscience avec un directeur de mégots  
Un repasseur de Coligny avec un amiral de ciseaux  
Une petite sœur du Bengale avec un tigre de Saint Vincent de Paul  
Un professeur de porcelaine avec un raccommodeur de philosophie  
Un contrôleur de la Table Ronde avec des chevaliers de la Compagnie du Gaz de Paris  
Un canard à Sainte Hélène avec un Napoléon à l'orange  
Un conservateur de Samothrace avec une victoire de cimetière  
Un remorqueur de famille nombreuse avec un père de haute mer  
Un membre de la prostate avec une hypertrophie de l'Académie Française  
Un gros cheval in partibus avec un grand évêque de cirque  
Un contrôleur à la croix de bois avec un petit chanteur d'autobus  
Un chirurgien terrible avec un enfant dentiste  
Et le général des huîtres avec un ouvrier des Jésuites.

**JACQUES PRÉVERT (PAROLES)**



# NOUS AVONS LU



## « Le droit d'aimer » de Anne-Marie Mariani

Dans ce livre l'auteur raconte les péripéties douloureuses qui ont marqué son enfance.

Une fois encore, je suis frappée par le pouvoir de nuisance des religions, quelles qu'elles soient.

Anne-Marie nous introduit dans sa vie bien en-deçà de sa naissance. Elle nous présente d'une part : Marie-Paule, une jeune fille qui a intégré une congrégation religieuse. D'autre part : Prosper, un jeune homme poussé par sa famille à devenir prêtre. L'un et l'autre corsetés par une règle intangible qui excluait leur droit d'aimer. On sait par expérience que priver quelqu'un d'une valeur essentielle comme son affectivité, peut provoquer une réaction explosive. C'est ce qui s'est produit lorsque Marie-Paule et Prosper se sont rencontrés. Elle, religieuse à la tête d'un dispensaire à Oran, et lui, prêtre en paroisse dans la même ville. L'amour les a saisis comme un brasier que rien n'arrête. Comme une vague géante qui vous arrache du sol et vous projette très loin, sur une autre planète.

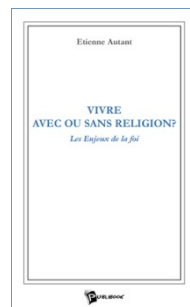
Après un bonheur intense, c'est l'atterrissage brutal. Sans s'y être préparés, ils ont précipité un petit être dans une nouvelle vie. Et ce qui aurait dû être un motif de joie est apparu comme un nœud de problèmes ardu. Psychorigide, la hiérarchie de l'église s'est cramponnée au prêtre pour l'empêcher d'assumer sa responsabilité. Tétanisées par la honte, les familles des deux jeunes gens les rejettent brutalement. Marie-Paule, seule avec son bébé, se retrouve sans toit, sans travail et sans argent. Par chance, son premier secours lui vient de sa supérieure : sœur Renée du Rosaire. Cette femme au grand cœur l'héberge et reste présente dans cette situation critique. Marie-Paule est courageuse. Elle trouve un emploi comme infirmière. Mais que faire du bébé ? C'est alors qu'un ecclésiastique, plus soucieux de rétablir l'ordre que de respecter les sentiments, propose une solution : faire adopter la petite fille par un couple sans enfant. C'est odieux ! Pour ce célibataire, tout est réglé pour le mieux.

Prosper continue à exercer dans sa paroisse. Marie-Paule gagne sa vie et le bébé est casé. Voilà comment l'institution église fausse le jugement de ses prêtres. L'auteur de cet "arrangement" n'a sûrement pas réalisé dans quelle galère il a précipité la petite Anne-Marie.

Rassurez-vous ! Avec l'énergie qui la caractérise, elle a trouvé sa place dans la vie, mariée et mère de deux enfants. Les souffrances qu'elle a endurées semblent l'avoir dynamisée pour se tourner vers ceux qui ont subi la même injustice : les enfants de prêtres. L'an dernier, elle a fondé pour leur venir en aide l'Association « Les Enfants du Silence ».

Ce livre se lit facilement. Il démontre une fois de plus combien de ravages ce célibat imposé de force peut perpétrer.

Dominique



## « Vivre avec ou sans religion » de Etienne Autant

Certaines personnes se disent croyantes, d'autres non. Où se situe la différence ?

L'auteur commence son enquête par des témoignages de convertis, des personnes qui ne croyaient pas ou très peu et qui soudain, se mettent à croire avec une foi vive. Que s'est-il passé pour eux ?

Inversement, il s'interroge sur ce qui a changé pour lui, lorsqu'il a cessé de croire. Les conversions et les changements de religions sont rares. Habituellement, les gens continuent de partager les croyances qui leur ont été inculquées par leur milieu : pourquoi un tel poids de la tradition ?

L'auteur cherche ensuite à quels désirs profonds la religion vient répondre : désir de savoir, désir de pouvoir et désir d'être guidé dans la vie. Désir, surtout, d'espérer échapper à ses limites. Il s'interroge alors sur les enjeux de la foi. Il invite ainsi le lecteur à se poser personnellement la question de savoir s'il souhaite « vivre avec ou sans religion ? »



### « Anina » avec Frédéric Veille

Anina est arrivée en France en 1997, à l'âge de quatre ans. Elle ne connaissait pas un mot de français. Elle étudie aujourd'hui le droit à la Sorbonne.

« Je m'appelle Anina, j'ai 22 ans et je suis Rom. J'ai connu la misère, les insultes, les camps sordides. En France, je n'ai pas toujours mangé à ma faim, j'ai même dû faire la manche dans la rue pour survivre. J'en suis humiliée à jamais.

Mais je voudrais aussi vous raconter mon autre histoire. J'ai appris le français avant d'obtenir mon bac et j'étudie à l'université de la Sorbonne pour devenir magistrat. Quand on a surmonté ce que j'ai connu, c'est qu'on a la rage de réussir, de prendre une revanche sur la vie...

Je n'ai jamais oublié d'où je viens et, à travers mon histoire, je voudrais faire comprendre qui nous sommes vraiment. Bien sûr, il y a des problèmes, des drames, mais les Roms ne sont pas seulement des « voleurs de poules ». C'est une communauté qui a une culture et une histoire fortes. Il ne faut pas en avoir peur, mais essayer de nous donner une chance. Comme celle que j'ai eue en France. »



### « Dieuvinettes » de Yves Louyot

Avec ce quatrième ouvrage, Yves Louyot signe une « récréation » dans l'approche habituelle qu'il fait des textes bibliques analysés à la lumière des sciences psychologiques.

En tentant la relecture désopilante d'un parcours professionnel et pastoral, il procède à un inventaire des situations humoristiques, voire facétieuses, qu'il a rencontrées ou même provoquées en se demandant s'il y a place dans ce jardin d'exubérance, pour une théologie de l'humour et de la farce. Celle-ci marque-t-elle une incongruité dans la progression spirituelle ou en est-elle l'un des ingrédients incontournables ?

*Psychologue, formateur avec une longue expérience éducative et pastorale en milieu d'exclusion. Yves Louyot publie ce livre aux Éditions Ebrouelle, 2 rue des Lilas 54610 Eply (03 83 31 36 91) ainsi que le précédent : « Guérisons, religions : Duel ou Duo ».*

« L'Homme clefs en mains » et « La longue M'Arche de Noé » sont publiés aux éditions St Augustin, 4 avenue du Simplon – St Maurice 1890 en Suisse. Le premier a fait l'objet d'une traduction portugaise pour le Brésil.



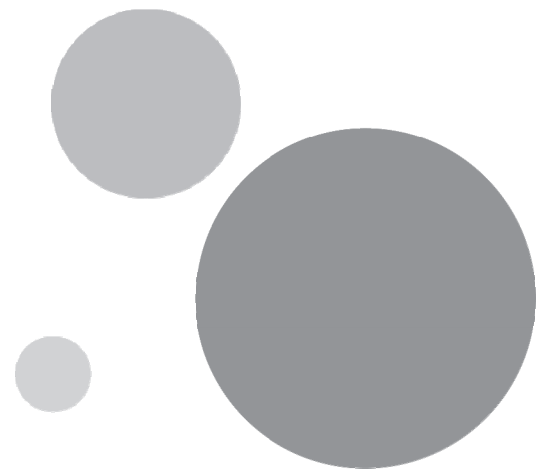
### « Église et Célibat La résur-érection interdite » de Yves Louyot

Ce livre est le neuvième d'une « saga » obstinée au service des épousailles entre spiritualité biblique et psychologie contemporaine, avec

des rappels anthropologiques fondamentaux. Il conteste radicalement les déviations majeures d'une Église débordée par la question du corps et surtout du sexe que son désarroi fait payer cher à son personnel ecclésiastique et à de nombreuses victimes. La question brûlante se pose d'un changement de cap sans concession.

Yves Louyot est Lorrain, psychologue diplômé de l'EPP de Paris, ancien élève de Françoise Dolto. Il a accompagné, avec une équipe de grande valeur de nombreux exclus de toute provenance dans une vie communautaire totale. Il a également été au service de « l'Église conventionnelle » pendant trente ans, dont il a franchi les limites institutionnelles pour adopter une spiritualité chrétienne de plein air.

Formateur d'une recherche conjointe entre approche biblique et sciences humaines, il travaille avec des groupes de chercheurs préoccupés par la connexion entre deux voies. Ceci pour dégager une pédagogie adaptée à l'équilibre de l'Homme contemporain et à son épanouissement spirituel.



# COURRIER DES LECTEURS



## UN MOT DE DJEMILA BENHABIB

*C'est Angélyne qui nous a fait connaître cette Québécoise, auteure de « Ma vie à contre Coran » et de plusieurs autres ouvrages. Elle est poursuivie en justice par des islamistes de Montréal et menacée ici au Québec. Cette femme courageuse dénonce l'avancée du fondamentalisme de l'islam.*

*Nous avons déjà croisé le chemin de Djemila. La première fois c'était en 2009. Elle avait été reçue en France au Palais du Luxembourg dans le cadre de la Mission parlementaire sur le voile intégral. Ce vendredi 13 novembre 2009 était la journée de « La Femme Debout » organisée par « Femmes solidaires » et la Ligue du Droit international des Femmes. Elle s'était adressée aux Sénateurs en ces termes : « Merci mille fois de ce grand honneur que vous me faites aujourd'hui de me consacrer parmi les « Femmes Debout », et de permettre à ma voix, celle d'une femme de culture musulmane féministe et laïque de résonner dans cette prestigieuse institution de la République. » Vous pourrez lire son discours dans notre bulletin N°8 de Mars 2010. Elle est également intervenue au moment où le projet de loi interdisant le port du voile intégral dans les lieux publics a été adopté à une large majorité par l'assemblée Nationale le 13 juillet 2010. Bulletin N°10 de septembre 2010.*

Cher(e)s ami(e)s

A l'été 2012, j'étais en pleine rédaction de mon troisième ouvrage « Des femmes au Printemps » en hommage aux femmes tunisiennes et égyptiennes, paru au Québec en novembre 2012 ainsi qu'en France et en Algérie, quelques mois plus tard, sous le titre de « L'Automne des femmes arabes » lorsque j'appris qu'une école musulmane avait eu recours aux services d'un avocat pour m'intenter une poursuite en diffamation en raison de propos que j'avais tenus, en février 2012, à l'émission radiophonique de Benoît Dutrizac au 98,5 fm. La journée s'annonçait chaude. Elle l'a été, en effet. Mais certainement pas pour les raisons que j'avais anticipées. Je ne sais si c'est l'atmosphère du Caire ou de Tunis qui rendait mes doigts moites. Deux villes époustouflantes que je venais de quitter après un séjour de quelques semaines. Mon cœur brûlait d'espoir. Ma tête tremblait d'inquiétude. Une brèche venait de s'ouvrir. Les murs du temple étaient désormais ébranlés ! Je me mettais à rêver, encore une fois, exactement comme en 1988 à la naissance du multipartisme en Algérie. C'était, bien entendu, avant l'apparition du Front islamique du salut (FIS) et de ses armées sanguinaires. Comment rester indifférent à la brûlure des autres quand au moins une fois dans sa vie on a frôlé l'enfer ?

De retour au Québec, j'étais surtout hantée par les visages lumineux de ces résistantes et résistants qui manifestaient nombreux, les mains nues, contre les escadrons de la mort salafistes et de leurs acolytes les Frères musulmans. Ici, j'étais loin de ces prêches haineux appelant à l'assassinat des démocrates jugés « trop libres » et des « maudites femmes occidentalisées », de ces mains d'hommes agrippant des bouts de chair et de cette déferlante de voiles noirs déambulant dans les rues. Ici, j'étais redevenue une femme libre. Je m'étonnais à peine d'une telle « contrariété ». Sans doute, à cet instant-là, je n'ai pas pris la mesure réelle de cette cabale juridique qui s'orchestre contre moi. Elle me paraissait si dérisoire comparativement à ce souffle de liberté qui embrasait le monde arabe. Je crus que le temps de l'immobilisme, de la vie sèche et des âmes mortes étaient désormais dépassés. « Je veux écrire » dis-je au téléphone à un ami volant à mon secours pour me prodiguer quelques judicieux conseils. « Tu comprends ? Il faut que je finisse ce livre, impérativement », insistais-je. Poursuivre mon travail d'écriture et m'y consacrer entièrement était une promesse à

laquelle je m'accrochais grâce notamment à quelques soutiens inattendus qui m'ont permis de réagir efficacement, étouffant ainsi ce sentiment d'injustice qui m'envahissait.

Car moi aussi il m'arrive quelquefois de désespérer de la démission d'une bonne partie de nos élites, de leurs omissions calculées, de leur aveuglement obstiné, de leurs silences trop nombreux, de leur lâ-

cheté décomplexée et de leur grande complaisance face à l'islam politique. Un monde endormi dans son confort et bluffé par son indifférence est-il en meilleure posture qu'un monde rongé par la barbarie ?

Mon cœur s'est remis à battre de joie. Et il battait de plus en plus fort au fur et à mesure que ma plume s'abandonnait. Les mots faisaient tant de bruit en moi. Mais ils étaient en même temps si peu de choses. Et puis « Des femmes au Printemps » a remporté le Prix Gérard Godin décerné par la Ville de Trois-Rivières ! C'était en mai dernier. Mon nom désormais lié à celui d'un géant, quel ravissement ! Quelques mois auparavant, une autre ville m'accueillait, celle de Paris, pour me décerner une autre distinction, le Prix international de la laïcité. C'était le nirvâna... version laïque, bien entendu !

Qu'ajouterais-je à tous ces événements ? Sinon que je ne cherche à convaincre personne

de la justesse de mes propos pour lesquels on me poursuit. Chacun est en mesure de se faire une idée sur le bien-fondé de cette cause. Une chose est sûre, jamais je n'accepterai de



*La voici dans une de ses conférences.*

faire silence sur une terreur dont je connais les moindres contours, les ambitions liberticides et les stratégies diaboliques.

Cela fait plus d'un an que ça dure et ça peut durer pendant longtemps encore. Je le sais. J'avoue, certains jours ont été plus difficiles que d'autres, certaines nuits trop brèves. Quelques projets ont malheureusement été renvoyés aux calendres grecques. D'autres, par ailleurs, ont abouti parmi lesquels un séjour en Afghanistan l'été dernier qui se conclura par un récit dans ce coin du monde des ombres bleues grillagées.

Dans cette épreuve, j'ai toujours été soutenue et accompagnée d'une façon formidable par mon compagnon, Gilles Toupin, mes parents, Kety et Fewzi, ma famille, mes avocats, mes éditeurs, mes nombreux amis et tant de personnes anonymes qui me témoignent leur soutien. J'ai des raisons d'espérer ! Car mon engagement me lie à chacun d'entre vous et puise ses racines

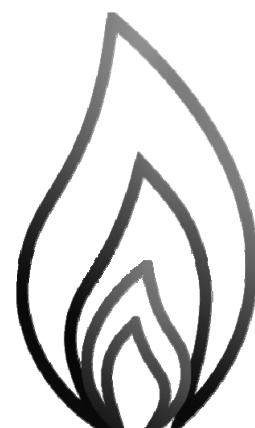
dans une même communauté de destins. Celle d'une humanité en mouvement débarrassée des carcans ethniques et religieux. Ma communauté, c'est l'humanité toute entière. Ma religion, ce sont Les lumières. C'est grâce à vous toutes et tous que j'ai pu garder la tête hors de l'eau, avancer dignement, continuer coûte que coûte sur ce si long chemin.

À vous toutes et tous je dis merci du plus profond de mon être. À vous toutes et tous qui, inlassablement, jour après jour, continuez de me gratifier de votre solidarité, une solidarité qui prend mille et un visages, je dis merci encore et toujours ! Sur-tout, soyez les témoins bruyants de votre époque !

Quant à moi, rien ni personne ne me fera taire. Je ne connais ni la peur ni la fuite. Je reste convaincue qu'il n'est pas moins urgent, aujourd'hui qu'il y a trois siècles, de lutter contre les tentations obscurantistes, la bigoterie, la censure et le fanatisme. Les défis de ce début de siècle nous imposent une lucidité et un engagement encore plus grands que par le passé. Merci encore !

A très bientôt.

**Djemila B.**



# LE DESSIN DE PIEM

